



- Danse Page B 2
- La chronique de Lise Bissonnette Page B 3
- Musique classique Page B 3
- Cinéma Page B 4
- Vitrine de la vidéo Page B 6
- Vitrine du cédérom Page B 6
- Théâtre Page B 7
- À Québec Page B 8
- Disques classiques Page B 8
- Jazz et blues Page B 9
- Vitrine du disque Page B 9
- Agenda culturel Page B 10

TÉLÉVISION



La télé cote d'écoute

Comme par hasard, les émissions sur les délinquants sexuels abondent, en cette période de sondages sur les cotes d'écoute. Bien entendu, tout est dans le traitement du phénomène. Mais les téléés résistent mal au sensationnalisme.

PAULE DES RIVIÈRES  
LE DEVOIR

«*Nous autres, les citoyens, on a l'impression qu'ils [les criminels] sortent trop rapidement.*» L'animatrice de TVA, dont le «*nous*» englobe, semble-t-il, l'ensemble de la population, réplique à un ex-détenu qui aura bien de la difficulté à expliquer son point de vue. Nous sommes le lundi 17 février, 16h. Quelques heures plus tard, l'émission *Enjeux* de Radio-Canada, présentera justement un dossier sur la rapidité avec laquelle les agresseurs sexuels retrouvent le chemin de la liberté.

Ces deux émissions ne sont pas des phénomènes isolés. Demain, à Télé-Québec, Jean-Luc Mongrain prend l'antenne à 19h30 pour s'indigner, pendant deux heures, des crimes commis par les pédophiles. À 21h le même soir, Radio-Canada présente une entrevue avec un meurtrier sexuel, qui purge présentement sa peine au pénitencier de Port-Cartier. L'émission porte le titre racoleur de «*Face à face avec un meurtrier sexuel.*» Troublant.

Hasard? Que non. Il faut d'abord savoir que les télédiffuseurs entrent en période de sondage et qu'ils ont avantage à attirer beaucoup de téléspectateurs puisque ce sont ces semaines «sondées» qui sont prises en compte pour la fixation des tarifs de vente aux annonceurs.

Sur quoi se rabattent les téléés pour nous attirer dans leurs filets? Sur les agresseurs sexuels, grand champion des thèmes les plus populaires auprès d'un public assoiffé. Assoiffé d'informations devant un phénomène désarmant trop longtemps gardé tabou ou assoiffé de sensations fortes et de complaisance perverse?

Il faut dire que l'histoire se répète puisqu'à l'automne, les téléés nous avaient aussi servi une batterie d'émissions sur les pédophilie, encore une fois, pendant la période des sondages. L'affaire Dutroux en Belgique venait de connaître un dénouement tragique et la Belgique était profondément secouée par cette affaire de violences sexuelles qui trouvait des ramifications au plus niveau des strates politiques. À TVA, une édition du *Match de la vie* sur la pédophilie — avec entrevues avec des pédophiles — réalisait une des meilleures performances de la saison, attirant 1,1 million de téléspectateurs. À Télé-Québec, la *Commission Mongrain* qui attirera le plus de téléspectateurs avant les Fêtes fut celle sur la justice, qui porta en grande partie sur la libération des agresseurs sexuels.

Il est indéniable que le choc provoqué par la mise au jour de scandales gardés secrets pendant trop longtemps a provoqué une abondance de

VOIR PAGE B 2: COTE

# LES ARS

## Roy

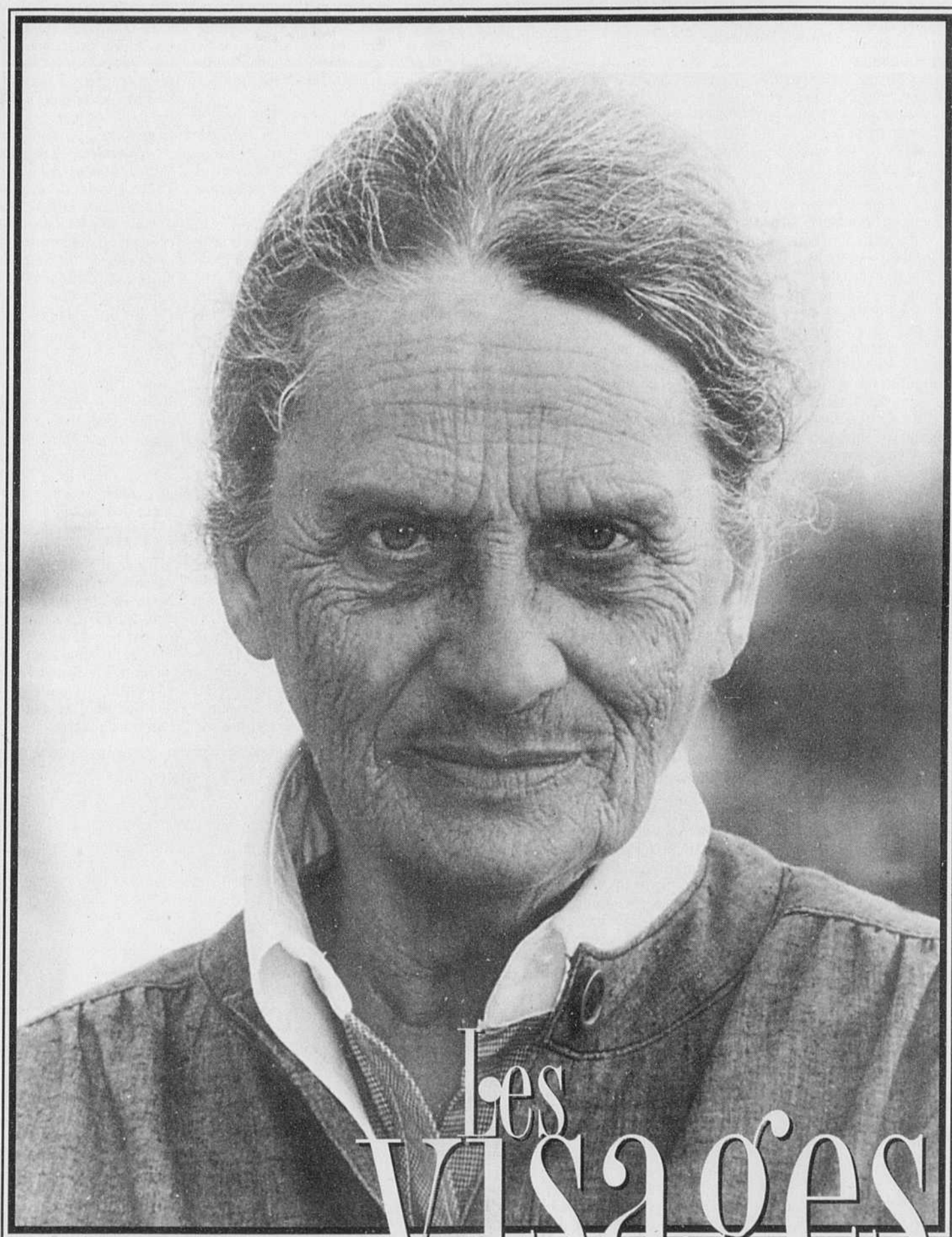


PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

# Les visages de Gabrielle

Léa Pool donnait ce mois-ci le premier tour de manivelle à son documentaire sur Gabrielle Roy, film qui mariera la reconstitution, l'entrevue, l'évocation de l'œuvre, la recherche picturale, en tâchant de lever le voile sur une femme secrète à la plume transparente qui marqua nos lettres de sa lumière.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

D'abord, il y eut la Petite Misère née rue Deschambault au début du siècle, celle qui savait confusément toute jeune qu'un jour le monde lui ouvrirait ses bras, qu'elle quitterait son Saint-Boniface trop petit pour ses désirs en allant au-devant des détresses et des enchantements. Gabrielle Roy fut un talent, une volonté, figure emblématique de la vocation impérieuse qui pousse comme une herbe sauvage et têtue dans les milieux les moins fertiles à une grande carrière littéraire. Un personnage romanesque en somme, qu'elle a su rendre encore plus lumineux que nature dans ses romans, ses nouvelles, son autobiographie où elle se voile autant qu'elle se dévoile.

Il était temps qu'une cinéaste porte à l'écran l'univers de cette romancière à la fois si connue et si secrète. Voici que Léa Pool lui consacre un documentaire dont elle vient de commencer le tournage et qui devrait gagner les écrans au printemps 1998. Documentaire, mais qui entremêlera les genres. Des personnages de l'œuvre matérialisés, comme Sam Lee Wong, l'immigrant chinois, viendront hanter les évocations de son passé. Documents d'archives, entrevues avec des amis, des proches, des collaborateurs, mais aussi une héroïne incarnée par la comédienne Sylvie Malo. Léa Pool a fait ce choix d'une interprète parce que les documents audiovisuels manquent sur Gabrielle Roy (pourtant morte il y a quatorze ans à peine) qui a fui les entrevues télé, n'en accordant qu'une rare à Judith Jasmijn,

VOIR PAGE B 2: ROY

## LA VIDÉOTOURNÉE « le Québec en images » Devenez REPORTER-TÉLÉ

Faites-nous visiter votre quartier! Présentez-nous une personnalité de votre entourage!  
Immortalisez un événement marquant sur vidéo! Votre participation pourrait vous faire gagner des prix!

Informations; Sylvie Harpin (514) 465-4732



Joanne Coté, animatrice de l'émission «Des images dans la tête»  
A ne pas manquer au câble 9, tous les dimanches à 19 h (en reprise: jeudi à 21 h et samedi à 12 h)



LES ARTS

DANSE

# Instants de vie

Du 26 février au 1er mars, l'Agora de la danse se tourne vers la Suisse et accueille la chorégraphe Noemi Lapzeson et sa compagnie Vertical Danse. Avec des œuvres intimes, l'artiste nous dévoile deux moments charnières dans sa vie d'interprète et de créatrice.

ANDRÉE MARTIN

On ne retrouve pas Noemi Lapzeson dans les livres d'histoire. Pourtant, elle devrait peut-être s'y trouver puisqu'elle fait partie des pionnières de la danse moderne en Angleterre et en Suisse. Quittant son pays natal, l'Argentine, pour aller étudier à la célèbre Julliard School à New York, elle entre dans la compagnie de Martha Graham à 19 ans. A la fois soliste et professeure, elle y demeurera pendant dix ans. En 1968, elle est invitée à fonder la fameuse London Contemporary Dance Company and School, la première institution consacrée à la danse moderne à Londres. «Chaque changement a amené de nouvelles confrontations et des problèmes à résoudre, précise la chorégraphe. C'était toujours un recommencement. Même avec Martha Graham à New York, qui était déjà très reconnue, notre statut était encore très précaire. On ne gagnait rien et nous devions travailler à côté.»

Après avoir eu son propre studio à New York et enseigné en Europe, en Israël et même à Toronto, c'est finalement à Genève, en 1980, qu'elle décide de poser ses valises. Là, elle crée Vertical Danse. «Quand je suis arrivée à Genève, tout a été à recommencer encore une fois. Et ici, c'était très difficile. Non seulement il n'y avait aucune tradition de danse, même en danse classique, mais il n'y avait pas, et il n'y a toujours pas, de vrai politique culturelle. C'est un des pays les plus riches au monde, et pourtant l'artiste n'a pas vraiment de statut. Souvent j'ai l'impression d'être dans un pays qui a 40 ans de retard.» Il est un peu décourageant de constater à quel point, dans une société comme dans une autre, il reste beaucoup (trop même) de chemin à faire avant d'en arriver à une véritable reconnaissance de l'art; de l'art en tant que dimension essentielle au développement de l'être humain.

## Des œuvres clefs

Les difficultés rencontrées par la chorégraphe à travers ses périples ne l'ont cependant jamais empêchée de croire en la valeur de son art et de souhaiter le transmettre, soit par l'enseignement, soit par la création. En fait, c'est autant comme professeure que comme danseuse et chorégraphe que Noemi Lapzeson s'est fait connaître et a enrichi son approche du corps en mouvement. «Pour moi, la création demeure essentielle, mais elle va de pair avec l'enseignement. C'est fondamental que l'un se retrouve à côté de l'autre. Ça fait partie d'un tout, d'une manière de penser, de réfléchir et de vivre.» Enseigner l'amène entre autres à découvrir et à connaître des interprètes, et ainsi à développer des affinités pour une collaboration future. Une démarche pleine d'avantages puisqu'elle lui évite de faire des auditions et lui permet d'entamer un processus de création avec des gens qu'elle connaît autant dans leurs aptitudes techniques et dramatiques qu'en tant que personnes.

Pour son premier passage à Montréal, du 26 février au 1<sup>er</sup> Mars à l'Agora de la danse, elle a choisi de présenter deux pièces clefs de son répertoire, Trace et Un instant. La première est un duo entre une danseuse, Marcela San Pedro, et un musicien, Pascal Auberson. Créée en 1981, cette pièce — l'un des premiers grands solos qu'elle présente à Genève — était à l'origine interprétée par la chorégraphe elle-même. «La question de la transmission dans la danse m'intéresse beaucoup. Qu'est-ce que la transmission dans la danse? Comment apprendre une sensation, un vécu? Parce qu'il ne suffit pas de montrer un mouvement, et que la danseuse copie une forme. En transmettant cette pièce à une autre personne, je



JESUS MORENO

Noemi Lapzeson

me suis rendu compte que ce n'était pas évident du tout.» Avec plus de dix ans d'écart entre la première version et cette reprise, certains changements se sont opérés. La musique, signée ici par Pascal Auberson, a été complètement réécrite, et la seule présence d'une autre interprète apporte obligatoirement un caractère différent, chaque rôle en danse contemporaine étant, pour la plupart du temps, modulé par la personnalité même du danseur. Mais l'artiste a tenu à conserver l'essence de la pièce, un côté très intime, une écoute et une influence entre la danseuse et le musicien, et bien sûr la nudité. «La nudité a été le point de départ de ce travail. Ça m'a amené à m'interroger sur ce qu'est la nudité dans la société. Comment nos formes nous contraignent-elles, et comment nous empêchent-elles de bouger et d'être? En dansant nus, nous prenons conscience de nous-mêmes.» L'aspect intéressant de cette approche, c'est qu'en filigrane, elle met en lumière l'idée que nous ne bougeons pas du tout de la même manière nu et habillé. Le rapport au corps devient évidemment plus intime, notre façon de nous déplacer et d'appréhender l'espace se modifie, et ce, plus ou moins considérablement, dépendant de l'endroit ou nous sommes (en l'occurrence sur une scène devant un public attentif à vos moindres gestes).

En seconde partie, Noemi Lapzeson nous offre Un instant, un solo en hommage à Martha Graham. L'élément déclencheur fut un désir de se retrouver face à elle-même, mais aussi la mort de la grande dame de la danse moderne. «Martha Graham a eu une influence considérable dans ma vie. Souvent, je compare ça avec la relation que nous avons avec nos parents. Il y a un moment où l'enfant veut trouver sa personnalité et partir, couper les liens. Mais les liens, même invisibles, demeurent. J'avais 16 ans quand je suis allée à New York. J'étais très ouverte et pleine de curiosité. Elle a donc été une empreinte extrêmement importante. Par la suite, pendant plus de dix ans, j'ai lutté contre tout ça. Mais je crois qu'on ne peut pas effacer les traces.» Sur un texte de l'écrivain suédois Stig Dagermann intitulé Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, la chorégraphe avoue que cette pièce sera fort probablement son chant du cygne. 56 ans, c'est un âge respectable pour désormais se concentrer uniquement à la création et ce qu'on souhaite dire à travers celle-ci.

# ROY

## L'ombre et la lumière

SUITE DE LA PAGE B 1

inutilisable tant elle s'y montrait nerveuse. Sylvie Malo ressemble beaucoup à Gabrielle Roy, expliquait Léa Pool, qui dit avoir choisi l'actrice tant pour son visage que pour son talent.

### Fuyante, forte et fragile

Des Gabrielle Roy, il y en a plusieurs: celle qui n'a jamais vaincu le sentiment de culpabilité lié au fait d'avoir abandonné sa mère, celle qui fut davantage aimée qu'elle n'aima elle-même, la timide, la renfermée, l'anti-mondaine, celle à qui la communauté littéraire ne pardonna jamais vraiment après le triomphe de *Bonheur d'occasion* d'avoir versé ensuite dans la prose plus intimiste. Celle que la biographie de François Ricard nous a fait découvrir angoissée, ambitieuse, déçue par son mariage, vouée de plus en plus à son seul travail d'écrivaine.

Comment rendre les facettes de cette figure fuyante, forte et fragile, rare artiste pancanadienne qui sut marquer nos lettres d'un océan à l'autre? Léa Pool voulait répondre visuellement à l'œuvre de Gabrielle Roy, qu'elle dit aimer profondément, faire d'elle une lecture personnelle, en donner une transposition libre, connaître mieux cette femme à travers le film. «Je désirais montrer les différents visages d'une Gabrielle Roy pas très généreuse d'elle-même qui pourtant, à 70 ans, entretenait une correspondance avec une petite fille de onze ans dont la lettre l'avait un jour touchée.»

«Il était grand temps de faire un film sur elle, fait remarquer Léa Pool, car les témoins du passé se font de plus en plus rares et de plus en plus vieux. À Saint-Boniface, même ses anciens élèves sont âgés.»

Les entrevues du film ont été confiées à la journaliste Ariane Emond. Elle s'entretient avec François Ricard, bien sûr, mais aussi avec la nièce de Gabrielle, la copine Berthe Simard, l'ami et confrère de l'île d'Orléans Pierre Morency (s'il accepte), la concierge de l'appartement de la Grande Allée à Québec, les anciens élèves au Manitoba, etc.

La cinéaste de *La Femme de l'hôtel* aime se ressourcer dans le documentaire, une école d'écoute de l'autre et de découvertes. Elle s'y sent plus libre qu'en fiction, secondée par une petite équipe, moins encadrée.

Léa Pool a pris ce projet au vol. Un premier scénario avait été écrit par Micheline Cadieux, auteur d'une thèse sur Gabrielle Roy. Par la suite, Diane Poitras, des Productions de l'Impatience, a retravaillé l'écriture avant d'offrir la réalisation à Léa Pool. Celle-ci trouvait le scénario trop littéraire à son goût. Elle l'a modifié sans avoir consulté la biographie de Ricard, qui n'était pas encore publiée, choisissant la voix des interprètes plutôt que la pure approche

d'archives. «Après tout, je viens de la fiction.» Plusieurs paysages reprendront en écho des peintures de Jean-Paul Lemieux, avec jeux visuels et retours incessants à l'œuvre. «Le film ira dans le petit village de Cardinal rencontrer les anciens élèves de Gabrielle Roy, qui seront assis sur les mêmes bancs d'école.» A plus de 70 ans, les enfants de sa vie ont pris de la ride mais ils se souviennent.

### L'esprit et non la lettre

«Je voudrais aussi qu'on y retrouve en filigrane l'histoire du Canada français à travers l'immigration du Québec et des États-Unis vers les plaines de l'Ouest, explique Léa Pool. Mais avec un budget de 700 000 \$, nul ne peut rêver de grosse reconstitution historique. Je vais essayer de cacher les fils électriques devant la maison familiale de la rue Deschambault, mais si on les voit quand même, tant pis.» La cinéaste dit chercher à traduire l'esprit et non la lettre du destin de son modèle, qui se confond aussi avec l'histoire du siècle.

Le documentaire respectera l'ordre chronologique des événements, à travers des scènes captées au Manitoba et au Québec. Léa Pool ne tournera pas en Europe cette tranche de vie française et anglaise évoquée dans *La Déesse et l'enchantement*, époque charnière dans le cheminement d'une Gabrielle Roy qui y découvrit la liberté au cours des années 30. Cet envol européen de la future romancière sera davantage exposé à travers des photographies, des commentaires, et un film existant déjà où s'exprime la dame si dévouée qui l'hébergeait en Angleterre.

«Idéalement, on voudrait trouver des faits nouveaux sur elle, précise Léa Pool, apporter des éclairages inédits. Le visuel montre des choses qu'une biographie ne peut exposer. Quand sa nièce évoque les souvenirs de Gabrielle qui arrivait avec une valise remplie de médicaments, de somnifères, l'angoisse de la romancière devient tangible.»

Une des figures les plus fascinantes de l'entourage de Gabrielle Roy est celle de sa sœur Adèle, âgée de 104 ans, qui carbure aujourd'hui autant qu'hier à la jalousie inspirée par la sœur célèbre et adulée. Adèle, écrivain elle aussi, rêvait de gloire, fut condamnée à l'obscurité et publia des écrits hargneux pour révéler «le vrai visage» de la sœur honnie. Adèle, la face noire de Gabrielle, sera-t-elle interviewée dans ce documentaire? «Elle dit oui, elle dit non, répond Léa Pool. Adèle ne vit que pour la haine de sa sœur et refuse aux dernières nouvelles de participer à un film destiné à porter plus profondément Gabrielle Roy dans le cœur des Canadiens.» Aveugle, en chaise roulante, obsédée de religion et de vengeance, telle est Adèle, fantôme survivant à l'étoile qui hantera le film, présente ou pas, comme l'ombre qui n'en peut plus de voir célébrer la lumière.

# COTE

## Ambivalence

SUITE DE LA PAGE B 1

témoignages et une avalanche de questions. Mais on peut se demander si la connaissance du public progresse réellement à partir de ces émissions ou si le sensationnalisme qui prend souvent les devants ne provoque pas plutôt un malaise et une peur plus grands.

### Plus spectaculaire

Le journaliste François Stanton, qui a interviewé le meurtrier sexuel pour Radio-Canada a d'ailleurs senti le besoin d'exprimer sa propre ambivalence à l'issue de son reportage, présenté demain soir.

«La réalisatrice et moi regrettons d'avoir voulu sonder l'univers sordide de cet être redoutable», dit-elle en fin d'émission, pendant la caméra nous montre cet immense pénitencier de la Côte Nord, avec ses barbelés et sa neige d'hiver qui fait frissonner.

Le docteur Jocelyn Aubut, qui traite les délinquants sexuels à l'Institut Philippe-Pinel, a lui aussi de grandes réserves vis-à-vis de ce genre d'entrevue. D'abord parce que la version du meurtrier est une reconstitution qui n'a rien à voir avec la destruction d'autrui qui l'habite. Ensuite parce que la victime, elle, n'aura jamais ce droit. «Si j'étais parent, poursuit-il, je trouverais indécemment de donner la parole au meurtrier.»

Les commentaires du docteur Aubut ponctuent le reportage présenté demain à Radio-Canada, de manière à mettre en perspective les propos du meurtrier. M. Aubut estime que la délinquance sexuelle est un problème de société complexe, et qu'il est important d'en discuter. Mais il en a contre le manque de perspective de certaines émissions, et contre tous ceux qui proposent des solutions censées régler le problème une fois pour toutes, que ce soit la castration chimique ou la prison à vie pour tous.

«Les agressions sexuelles sont un sujet très chaud, estime pour sa part Pierre Daignault, qui surveille les cotes d'écoute attachées à Télé-Québec. La question de la récidive est très paniquante, on parle d'enfant et de sexualité.»

Dans «Face à face avec un meurtrier sexuel», le journaliste demande aussi «que faut-il faire comme société avec ces hommes qui nous terrorisent», après avoir admis ne pouvoir «nous rassurer, vous rassurer».

Dans son excellente série sur les informations télévisées intitulée *Dawn of the Eye*, la CBC concluait pour sa part, la semaine dernière, que les journaux à sensation ont imposé leur conception de l'information aux émissions sérieuses d'information. Les crimes sexuels qui se sont hissés à la une des informations ici en sont un bon exemple.

D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si *Montréal ce soir* et *Enjeux* sont devenus beaucoup plus spectaculaires et sensationnels cette année: des enquêtes auprès de groupes de discussion ont été menées, enquêtes qui, jusqu'à l'an dernier, étaient essentiellement destinées, du moins à la SRC, aux émissions jeunesse. Mais tout cela a changé. La nouvelle recette d'*Enjeux* a presque abandonné les sujets politiques et les enquêtes approfondies pour présenter des reportages sur des drames personnels et des histoires policières. Car les groupes de discussion ont permis de voir «sur quoi les gens accrochent», pour reprendre l'explication d'un cadre à Radio-Canada.

A n'en point douter, les agressions sexuelles font partie de ces thèmes qui fascinent le téléspectateur. Et il est évident que les télédiffuseurs résistent difficilement au sensationnalisme facile, surtout en période de sondage sur les cotes d'écoute. Qu'on se rappelle seulement les détails sordides et inutiles que le reportage du *Point* avait rapportés de Belgique l'automne dernier, dans le sillon de l'affaire Dutroux. Fallait-il nous montrer la cache où les victimes de l'agresseur furent retrouvées? Non, répond Jocelyn Aubut de l'Institut Pinel, pas plus qu'il n'est utile de montrer les détails des sévices faits à la victime. On crée alors un vent d'angoisse qui ne mène nulle part.

**THÉÂTRE DU RIDEAU VERT**

mise en scène: **Guillermo de Andrea**

**Guy Nadon**  
**Marc Bédard**  
**Raymond Legault**  
**Luc Guérin**  
**Mario Saint-Amand**  
**Denis Roy**  
**Guy Jodoin**  
**Michel Daigle**  
**Reynald Robison**  
**Gabriel Sabourin**  
**Rosa Zacharie**  
**Philippe Beaulieu**

concepteurs:  
**Danièle Lévesque**  
**François Barbeau**  
**Michel Beaulieu**  
**Michel Smith**  
**Jacqueline Lemieux**  
**Jean-Marie Guay**

**LA TEMPÊTE SHAKESPEARE**

traduction: **Antonine Maillet**

**25 février au 22 mars**  
réservations: 844-1793  
groupes: 527-3644 844-1793

BANQUE NATIONALE Q Hydro Québec



BERNARD PRÉFONTAINE

Sylvie Malo jouera le rôle de Gabrielle Roy.

**TVS**

Ce soir à 19 h 30  
Rediffusion dimanche soir à 1 h  
et mardi à 13 h

# Le Cœur au show : spécial Serge Lama

Une soirée d'humour et de variétés concoctée par Patrick Sébastien. Invité d'honneur, Serge Lama interprétera certaines de ses meilleures chansons et une foule d'humoristes célèbres nous régaleront de sketches et d'imitations fort cocasses.

## LES ARTS

## Une partition planétaire

Se comparer, c'est se consoler, paraît-il. Disons au moins que c'est atténué sa solitude. Il y a un mois, lors d'une réunion en Californie, je lisais avec mélancolie dans le San Diego Herald Tribune un grand reportage sur le dernier sauveur du San Diego Symphony Orchestra, une formation qui flirte avec la faillite depuis au moins une dizaine d'années. Un homme d'affaires, jusque-là plus sportif que culturel, venait d'empêcher la fermeture in extremis en rachetant pour bien des millions la salle qui appartenait à l'orchestre. Propriétaire des lieux et quasiment des musiciens dont il venait de maintenir le gagne-pain, il se faisait fort de ramener la prospérité par des méthodes éprouvées dans le monde de l'entreprise. Sans la naïveté, en ce bas monde, comment nourrir l'espoir?

Chez nous, où l'Etat n'est pas interdit de mécénat, le gouvernement a donné ordre à Loto-Québec d'effacer

la dette accumulée de l'Orchestre symphonique de Montréal, une note de quelque cinq millions de dollars dont le paiement allégera les soucis de la direction mais n'y mettra pas fin. Toutes choses égales du côté des revenus et des dépenses, l'OSM continuera à encourir un déficit annuel d'environ un million. Il ne s'effacera que si l'on accroît sa subvention ou si sa nouvelle fondation réussit à créer une dotation capable de générer chaque année ledit million, et sans doute un peu plus. Ils rêvent en couleurs, ceux qui croient qu'un miracle du frère André ou de quelque génie du marketing multipliera les abonnements et équilibrera le budget par des voies naturelles. A Montréal comme à San Diego, deux villes de taille semblable, le bassin d'amateurs est limité, et le restera.

J'ai déjà écrit ici, avec un manque de tact qui persiste, que le déficit structurel de l'OSM correspond au salaire de son directeur musical,

Charles Dutoit, l'un des êtres les plus inconditionnellement révévés à Montréal où il est interdit d'être troublé par cette coïncidence, on me l'a fait savoir en haut lieu. Concrètement, M. Dutoit ne récolte pas un million mais durant les quelques semaines qu'il passe avec «son» orchestre chaque année, c'est sur cette base qu'il est rémunéré. La célébrité se paie, la sienne et celle des chefs invités à tenir sa baguette en son absence, et celle des solistes de prestige dont la visite est indispensable à la réputation, excellente, de l'orchestre. Le violoncelliste Yo-Yo Ma, qui s'est produit à Montréal l'an dernier, exige 65 000 \$ US pour deux courtes soirées. C'est ainsi que les concerts les plus courus font paradoxalement perdre des milliers de dollars à l'OSM. Plus l'orchestre a du succès — l'OSM se targue désormais de faire partie du top ten de l'Amérique du Nord —, plus il s'enfonce dans le rouge.

Pour comprendre ce désastreux système et commencer à deviner quels pions provinciaux nous sommes dans un grand jeu planétaire, il est utile de lire Maestro, Mythes et

réalités des grands chefs d'orchestre, du critique britannique Norman Lebrecht (paru en 1991 en anglais, l'ouvrage vient d'être publié en atroce traduction chez JC Lattès, avec le seul avantage d'être revu et augmenté). Outre la trépidante histoire de l'invention et de la montée en grade des chefs d'orchestre depuis un siècle, on y trouve décortiqués les mécanismes d'un «empire dont le centre de gravité est hors de la musique». Le centre, il est dans les comptes bancaires, lucrative affaire montée par le puissant Herbert von Karajan et ses disciples.

Lebrecht retrace le réseau tricoté serré de chefs qui dirigent à temps partiel trois ou quatre formations aux divers coins de la planète, se partageant les invitations à une multitude de festivals, contrôlent les enregistrements et la diffusion, parcourent les sentiers battus du répertoire en compagnie de mécènes entrepreneurs ou politiciens aux goûts conservateurs, et ne s'enracinent nulle part. Les prix qu'ils exigent et obtiennent n'ont rien à voir avec les réalités du marché, sauf dans les mégapoles ou au Japon, «le marché le plus rentable et le

moins critique de l'univers de la musique classique», écrit Lebrecht. Mais les villes de taille moyenne continuent à casquer, de peur de perdre ce signe de leur appartenance au grand monde.

La critique stigmatise sans cesse «la volonté de puissance» des grands noms qui ont institué ce système, il les compare aux «télévangélistes du dimanche matin, qui prêchent la sainteté alors qu'ils ne pensent qu'à l'argent et, de temps à autre, au vice». Il épargne toutefois nommément Charles Dutoit en le situant parmi ceux «qui n'ont qu'un rôle mineur dans l'établissement des critères de leur profession», c'est-à-dire qui sont plus musiciens que marchands. Tout acte, mais avec lucidité. M. Dutoit n'est sans doute pas un des tireurs de ficelles, mais il fait partie du réseau. Il dirige l'OSM mais aussi l'Orchestre national de France, il est chef principal de l'Orchestre NHK de Tokyo, directeur de deux grands festivals, et il «endisque», comme on sait, à tour de bras.

Pendant un bref instant, on a cru que l'éclatement de l'empire sovié-

tique et de son glacié lancerait sur le marché de nombreux orchestres de qualité, capables de faire concurrence aux pouvoirs établis et d'adoucir enfin la facture. Mais l'illusion s'est vite dissipée. Les pays de l'Est ont tendance, pour se mettre sur la map, à répudier leurs propres chefs et à confier désormais leurs formations musicales aux célébrités occidentales. Ainsi M. Dutoit dirigera-t-il l'orchestre de Budapest, cet été, au festival de Lucerne.

L'auteur de Maestro affirme que la gloire des chefs atteint son zénith, que leur conduite monopolistique et leur coût vont les mener à leur disparition. Il en voit des signes à la fois dans les faillites et fermetures qui se multiplient, ou dans les formations qui n'ont plus de chef attiré et qui se contentent d'invités de passage. L'OSM n'en est pas la mais fait partie des orchestres en difficulté et fonctionne dans ce cet engrenage implacable. On peut l'accepter et en payer le prix, pour le plaisir. Mais encore faut-il connaître les règles de ce jeu, et savoir que Montréal ne saurait en être l'exception, qu'il n'y changera rien.



Lise Bissonnette

## 78 petits tours et puis s'en vont

Une série de documents sonores retrace les origines de la musique d'ici

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

C'était au temps où La Bolduc, pour faire 2000 exemplaires d'une pièce, devait la chanter 2000 fois dans un corset. La légende veut même que la dame ait tant turluté qu'elle en ait sérieusement usé son palais de dentier. Pour rendre son hommage aux pionniers de l'enregistrement sonore au Québec, l'équipe Fonovox est allée puiser dans les archives de Radio-Canada ces petits trésors que les compressions obligent autrement à laisser mourir sous la poussière.

L'idée de faire revivre ces 100 chansons enregistrées en 78 tours et pour la plupart jamais reprises sur 33 tours (et encore moins sur DC auparavant) revient au directeur artistique des disques Fonovox, Martin Duchesne. «Ces types de disques séchent très vite et on les a retrouvés en piteux état, parfois même fendus. On a tenté par des procédés modernes de minimiser les bruits de fond mais il a été impossible de les éliminer tous.»

Le ciel les en garde! Les chuintements ne font en fait qu'ajouter au charme de la redécouverte. Le micro-onde, le magnéscope, le téléviseur couleur sont toujours en place, mais en souvenir, c'est au temps de sa grand-mère que l'on se retrouve, au temps où l'on ne possédait que cinq ou six disques qui s'écoulaient religieusement autour d'un gramophone.

Un comité d'écoute a été retenu pour choisir, parmi des 500 78 tours dénichés à Radio-Canada ou auprès des successions d'artistes, lesquels prendront le chemin du premier des quatre coffrets à paraître. L'intention était pour celui-ci de proposer un survol de tous les genres et de toutes les époques mais finalement, admet M. Duchesne, ce sont souvent les sourires décrochés à l'écoute d'une chanson donnée qui en déterminaient la sélection.

### Joyeux mélange

Plusieurs des airs repris ici, puisés du folklore, sont encore très connus (Bonhomme! Bonhomme, Prendre un p'tit coup c'est agréable, Youppé! Youppé sur la rivière, etc.) D'autres ne sont pas entrés dans les maisons, comme c'est le cas de la Poutine au Paradis, chanté par notre regrettable Rose nationale que l'on entend ici proposer une rigole à Saint-Pierre et une partie de bingo à tous les saints du ciel ensuite. Trois coffrets, plus spécialisés,

viendront s'ajouter bientôt: un coffret sera consacré à l'intégrale de la bonne chanson, un autre au Quatuor Alouette et un dernier à Albert Viau.

Le livret de ce premier DC, rédigé par notre collaborateur François Toussaint, retrace les origines des pièces choisies, notant au passage les influences successives sur notre musique de l'Eglise, de la France, de la Deuxième Guerre mondiale et de ses chants patriotiques. Il nous rappellera par exemple le houleux débat de société que provoquera en 1914 l'industrie naissante du disque quand apparaîtront les premières musiques de danse. C'est un peu en réaction à cette

invasion du profane, nous rappellet-on, que l'Abbé Charles-Émile Gadbois fondera la Bonne Chanson en 1937.

On se retrouve tour à tour plongé dans l'ambiance des théâtres populaires et dans les veillées du bon vieux temps. On entendra parler de ragout de pattes de cochons, de tourtières, de filles à marier, de laboureurs. Les chansonniers, qui n'ont fait qu'effleurer le 78 tours, ne se retrouvent pas sur ce DC, mais plusieurs grands auteurs du Québec et de France trouveront leur place, de Victor Hugo à Alfred Desrochers.

Un seul reproche: pourquoi ne pas avoir privilégié l'ordre chronologique? Pourquoi saute-t-on, sur chacun des quatre disques, d'enregistrements de 1958, à 1926 puis 1940, sans logique apparente?

Ce coffret anniversaire pour les 100 ans d'enregistrement au Québec demeure cependant l'histoire d'une fascination sans bornes pour cette nouvelle technologie qui devait permettre aux interprètes de ne plus compter sur la seule tradition orale et le souvenir pour entretenir leur mémoire. La gloire n'était plus inévitablement éphémère et un nouveau vedettariat pouvait se mettre en place, propulsant les Alys Robi et autres Aglaé et Muriel Millard au sommet.

«On vient de loin!», laisse tomber Martin Duchesne.

On vient du temps où les artistes considéraient encore comme un privilège de chanter, en toute humilité, avec les moyens du bord, ne fusse qu'un vieux piano désaccordé.

CENT ANS  
D'ENREGISTREMENT  
AU QUÉBEC 1897-1997

Hommage aux pionniers de l'enregistrement sonore  
100 chansons, 4 DC, Fonovox.



## MUSIQUE

## Le prisonnier du son à l'écoute

Michel Chion, musicien aussi «concret» que marginal

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Dans le café, ce jour-là, rue Saint-Denis, il y avait beaucoup de bruit. Ou serait-ce de la musique? Le compositeur Michel Chion avait l'air attentif, mais l'était-il vraiment? Un musicien «concret» comme lui n'a-t-il pas les oreilles toujours à l'affût de quelque bruit de verres entrecroqués, de chaises qui craquent? Peut-on vraiment avoir l'attention d'un «prisonnier» du son comme s'intitule l'une de ses pièces?

De la musique concrète, concrètement, c'est... «Je ne suis pas un reporter du son. Il en existe des tas dans l'environnement mais le véritable travail de création consiste à les travailler électriquement. En musique concrète comme en jazz, les sons sont aussi importants que les notes», explique Michel Chion dont le concert d'aujourd'hui au Théâtre La Chapelle viendra conclure une série de quatre soirs de musique électroacoustique.

Une fontaine, des bouts de métal, une voix: tout peut être utilisé à ce qui ressemblera ultimement à une bande sonore de film. En concert, cette œuvre, fixée et impossible à reproduire, sera jouée sur bande et amplifiée par quantité de haut-parleurs. Si l'expérience du concert devient ainsi dépendante de supports high-tech, la fabrication de l'œuvre est au contraire très manuelle. «Je n'aime pas faire de la musique devant un écran d'ordinateur amplifiée par quantité de haut-parleurs. J'ai besoin d'utiliser mes mains, agir sur les bandes, les faire bouger avec mes mains, un peu comme le font les rappers avec les tables tournantes.»

Que le résultat rappelle le cinéma s'explique aisément: Michel Chion est lui-même réalisateur et a notamment été primé pour son court-métrage Epinine. Il est aussi professeur d'un domaine neuf: l'étude systématique des rapports audio-visuels, à Paris.

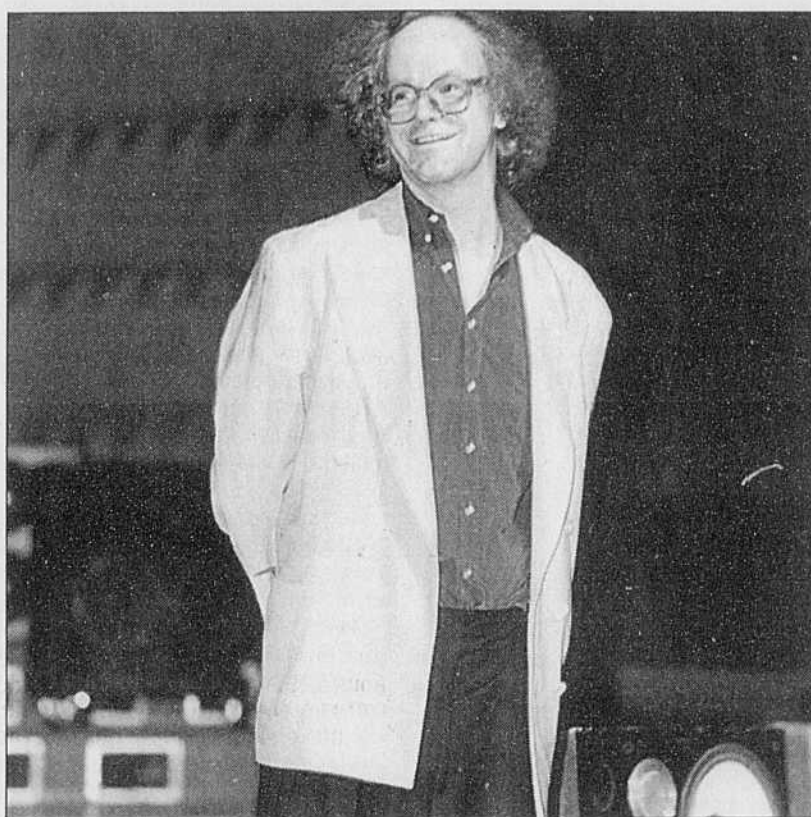
«Les étudiants des écoles de cinéma acquièrent une très bonne culture picturale, mais il leur manque souvent ce qui fait la différence entre une bon et un mauvais film: l'utilisation judicieuse des sons et de la musique.»

### Marginal

En bon pédagogue qu'il est, Michel Chion, conscient de la marginalité de son travail, multiplie les comparaisons aux autres formes d'art plus «conventionnelles». «Debussy a pu inventer quelque chose de nouveau et de beau en musique car il avait cet amour de la peinture et des objets. Les limites qu'il voyait à la peinture, il les repoussait en musique et a ainsi pu, par exemple, peindre en musique la tombée du soir.»

Et Michel Chion continue les exemples: Schubert qui écrivait sa musique en pensant à la littérature et à Goethe en particulier, Bergman qui a fait plusieurs films en s'inspirant de la musique. Michel Chion, lui, ne se gêne pas pour emprunter au cinéma et aux mots, qui lui servent de prétexte pour utiliser le son de la voix.

En arrivant au studio pour travailler, Michel Chion n'a évidemment aucune



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Chion

partition devant lui. Simplement quelques esquisses, quelques lignes directrices. L'improvisation fera le reste, si la reprise d'un même son 50 ou 100 fois peut être assimilée à une improvisation...

«Il est amusant de constater à quel point les gens oublient que la musique classique comporte aussi une grande part d'improvisation. Sinon, comment

Schubert aurait-il pu, à 35 ans, avoir composé 600 œuvres?»

Assistant personnel à une époque de l'inventeur de la musique concrète, le regretté Pierre Schaeffer, Michel Chion dit avoir hérité, comme lui, du doute. «Vers la fin de sa vie, il était devenu sombre et pessimiste et trouvait que l'art contemporain se complaisait trop dans l'inhumain.»

L'homme, très culpabilisé, craignait d'être allé trop loin.»

Cette remise en question n'a pas ébranlé pour autant son disciple Chion. «Certains artistes foncent comme des taureaux et croient que l'art contemporain doit tout écraser. Moi, je me sens schaefferien justement parce que j'accepte mes doutes. C'est le rôle de l'artiste de permettre aux gens de vivre leurs contradictions, chose que ne permet plus la société. Tous ont pourtant leur moment de doute, leur moment d'hésitation entre le doute et la révolte, le goût de crier tantôt «vive Dieu», tantôt «à bas dieu.»

Michel Chion, lui, rêve d'entendre un jour les artistes dire honnêtement, à la télévision, qu'ils croient que leur travail est important, mais que parfois ils en doutent. Pour le reste, que sa musique ne soit ni comprise, ni acceptée par tous, tout de suite, ne l'inquiète pas. «Une œuvre, c'est comme une bouteille à la mer. Et il faut qu'elle touche les personnes une à une.»

### TU, MYSTÈRE

#### EN DEUX ACTES

Michel Chion: Sur des textes de Robert Desnos et de la Flûte enchantée, ce soir, au Théâtre La Chapelle, à 18h30.

VENT D'EST FILMS & CINÉMA LIBRE présentent  
un film de GUY SIMONEAU

Marcel Dubé

Au Cinéma ONF  
1564 St-Denis (Station de Métro Berri-UQAM)  
Tél: 496-6895

vendredi et samedi  
à 18h30 et 20h30  
dimanche  
à 16h30, 18h30 et 20h30

aimer, écrire



UN FILM DE ALAIN TANNER  
AVEC KARIN VIARD, JEAN-QUENTIN CHATELAIN, CÉCILE TANNER, ANTOINE BASLER, ROBERT BOUVIER

UN FILM MAGISTRAL  
Télérama

GAGNANT de 4 CÉSARS  
MEILLEUR FILM FRANÇAIS  
MEILLEUR RÉALISATEUR Patrice Leconte



EN NOMINATION AUX OSCARS  
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

UN FILM DE PATRICE LECONTE

Il n'épargne personne

13



Tristan  
Isolde

Avec le Quatuor Papisoff  
Une présentation Les Art du Maurier  
27,28 février et  
1<sup>er</sup> mars 1997 à 20 h

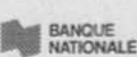
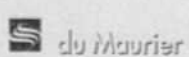
Chorégraphie: Myriam Naisy  
Musique: Charles Papisoff  
au Monument National

1182, boul. Saint-Laurent

Billetterie: 871-2224

Réseau Admission: 790-1245

Les Ballets jazz  
de Montréal



LES ARTS  
CINÉMA

NE VOUS PRIVEZ PAS DE CE BONHEUR: ALLEZ VOIR CE FILM!

Palme d'Or Festival de Cannes

Catherine Deneuve

les parapluies de cherbourg

de Jacques Demy

La musique inoubliable de MICHEL LEGRAND

Nouvelle copie couleur magnifiquement restaurée!

CATHERINE DENEUVE DANIEL AUTEUIL

LES VOLEURS

CÉSAR du Meilleur Jeune Espoir Féminin Laurence Côté

un film de ANDRÉ TÉCHINÉ

CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE

CINÉMA PINE STE-ADELE

Intrigue captivante, dialogues savoureux, YVAN ATTAL sobre et touchant, CHARLES BERLING fantasque et déroutant et CHARLOTTE GAINSBOURG parfaite de nature!

En nomination CÉSARS 1997 Charlotte Gainsbourg meilleure actrice

Love etc.

Un Jules et Jim fin de siècle, doux et fort, avec des humeurs saugrenues, des rires en pluie et des larmes en coin.

— COSMOPOLITAN

un film de marion vernoux d'après le roman de Julian Barnes "Talking it over"

adaptation scénario et dialogue marion vernoux et dodine herry

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS

CINÉPLEX ODÉON LAVAL 2000

JEAN RENO • PATRICK BRUEL

LE JAGUAR

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANCIS VEBER

HARRISON LOWE - PATRICIA VELASQUEZ - DANNY TREJO - Musique VLADIMIR COSMA

Une réalisation GAUMONT INTERNATIONAL - Producteur délégué ALAIN POIRÉ

Image LUCIANO TOVOLI (AGC-ASC) Montage MARIE-SOPHIE DUBUIS - Décors HUGUES TISSANDIER Costumes JACQUELINE BOUCHARD - Directeur de production JEAN-CLAUDE BOURLAT

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON BERRI

LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER

CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)

CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)

CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE

LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE

LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE

LES CINÉMAS CHATEAUGUAY CHATEAUGUAY ENCORE

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES

LE CARREFOUR 3 JOLIETTE

CARREFOUR QU'NORD ST-JÉRÔME

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA PINE STE-ADELE



Jacques Doillon avec la petite Victoire Thivisol

Un défi de taille

Jacques Doillon dirige une enfant de quatre ans, Prix d'interprétation féminine à Venise

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Jacques Doillon est un grand directeur d'enfants. Rare et lumineux talent qui n'échoit pas à tous. Le cinéaste du Petit Criminel de La Vie de famille ne peut définir l'ingrédient magique qu'il met dans sans marmite, mais il sait qu'un réalisateur doit demeurer à l'écoute, rester attentif aux besoins des acteurs en herbe, aimer les enfants en un mot et les respecter par dessus le marché. Quitte, si les petits ne s'amusent plus, à arrêter carrément le tournage. Il se dit prêt à composer avec des impondérables, à s'ajuster, à renoncer même. «Car on ne contraint pas un enfant à jouer la comédie.» D'autant moins quand le sujet du film est difficile et qu'il aborde la mort d'une mère.

Pour le remarquable Ponette qui sort dans nos salles vendredi prochain, Jacques Doillon savait affronter un défi de taille. À cause de l'âge particulièrement tendre des interprètes. Comme se mettre à plusieurs pour trouver la perle rare, une petite fille de quatre ans déterminée et un peu sauvage, têtue comme une mule, dotée d'une forte personnalité et d'une envie mêlée de plaisir de faire du cinéma? Entre 15 000 et 25 000 enfants furent passés au crible, à Paris comme en province. Victoire Thivisol, la star du film, est de Lyon, ceux qui jouent ses cousins Mathiaz et Delphine ont été dégotés qui à Nantes, qui à Paris.

Rappelons que Victoire (qui avait quatre ans au moment du tournage) a remporté au dernier festival de Venise le prix d'interprétation féminine pour son incarnation (bouleversante) d'une enfant qui refuse carrément la mort de sa mère et persiste à l'attendre envers et contre tous. Prix contesté par ailleurs, certains considérant qu'une actrice de cet âge vaut par le seul talent du metteur en scène. «Pour moi, un enfant n'est pas une moitié d'adulte, mais un être humain à part entière rétorque Doillon. Et Victoire méritait haut la main le prix qui lui fut attribué.»

Dès le départ, le cinéaste français voulait que le film traite d'une enfant qui dit non à la mort, et dit non d'autant plus fort que les adultes sont d'une maladresse inouïe face à elle. Mais il ignorait de quoi les dialogues seraient faits. Alors il a effectué des entrevues, faisant parler des centaines d'enfants sur la mort, retenant des mots, des réflexions des petits sur ce sujet, des analogies, un type de langage. «À sept, huit ans, les enfants se rapprochent des adultes. Mais on se souvient si mal de ce qui se passe dans la tête d'un enfant de quatre

ans. Or je ne peux écrire à partir d'un trou noir.» Doillon refusait de porter son imagination d'adulte sur l'univers juvénile, mais cherchait des vraies réflexions d'enfants. «J'ai eu la prétention d'être leur porte-parole, explique le cinéaste, d'écrire comme ils écriraient s'ils savaient le faire.»

Même la caméra s'est placée à hauteur d'enfants pour capter leur univers, le micro aussi. Une répétitrice apprenait leurs textes à ces acteurs encore analphabètes.

«Le hors scène, le hors jeu était plus important que le travail du plateau, l'aspect psychologique fut capital, se rappelle Doillon. Le soir, l'équipe se réunissait pour parler du film et des scènes de la journée. Et les petits se sentaient exclus. Alors on a organisé chaque matin la réunion des petits où ils ne parlaient quasiment pas du film, mais dont ils étaient très fiers. Une analyste était engagée en permanence sur le tournage, pour écouter les enfants. Et on a découvert que le film ne les avait pas blessés, qu'ils le voyaient comme un jeu.»

Le personnage du père incarné par Xavier Beauvois, Doillon le voit comme un homme aveuglé par la douleur qui se sent trahi et abandonné par la mort. «Cette douleur entraîne sa maladresse.»

«Les adultes sont lâches avec les enfants. Souvent on leur cache tout et ils ignorent ce qu'est la mort. Mais il faut pouvoir leur répondre, parler des religions, du doute, sans que l'école et les parents ne se renvoient la balle par maladresse, par embarras.»

Doillon n'aime guère le film de René Clément Jeux interdits. Pour lui, cette idée d'enfants qui entrent les animaux n'a pas grand sens. Il pense que les petits cherchent plutôt à déterrer les morts que l'inverse.

«Victoire ne s'est jamais prise pour son personnage, explique-t-il. Elle vivait un petit dédoublement, mais éprouvait beaucoup plus de facilité à jouer les scènes dramatiques de larmes que les demi-teintes. On pleure facilement à quatre ans. Et on connaît l'abandon, la souffrance, la douleur. Les enfants n'ont pas d'astuce. Ils n'ont jamais appris à cacher leur chagrin. Les parents de Victoire sont séparés. Ce deuil passait aussi dans son jeu. Et quelque chose s'est recoussé entre eux grâce au film.»

Jacques Doillon n'apprécie l'aventure du cinéma qu'à travers la part de risque qu'il y trouve. Lété prochain, il espère commencer à tourner un film abordant la vie d'une adolescente de seize ans et y diriger des non-professionnels. «Plus je grandis, plus c'est l'expérimentation qui me parle», conclut-il.

Délinquant univers de feu

CYCLO

Réalisation et scénario: Tran Anh Hung. Avec Le Van Loc, Tony Leung Chiu Wai, Tran Nu Yén Khé, Nguyen Nhu Quynh. Image: Benoît Delhomme. Musique: Tôn Thất Tiêt. Au cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il faut lire Cyclo à la façon d'une fable en se laissant submerger par un torrent d'images, souvent d'une extrême violence, par des jeux de couleurs, un rythme entièrement jazzy portant la pulsation d'une ville au bord de la crise de nerfs, des associations déroutantes où la métaphore est reine et la caméra d'une extrême sophistication.

Ce film, palme d'or à Venise s'articule, si ce n'est par un même souci d'esthétique et un soin du détail, aux antipodes du doux, lent, tendre et lancinant Odeur de la papaye verte, précédant long métrage du cinéaste d'origine vietnamienne. On ne saurait accuser Tran Anh Hung de marcher deux fois dans les mêmes ornières. Ici, il se fait furie sur un rythme rapide, souvent infernal, scandé des scènes de mort poétisées, avec des cochons égorés au cœur battant, des exécutions cruelles, une caméra (souvent à l'épaule) en perpétuel mouvement jusqu'à créer une impression de nausée, des images codées, chargées de symboles.

Nous sommes dans le Ho Chi Minh-Ville des années 90, une ville que Tran Anh Hung, aujourd'hui immigré, a redécouverte à l'heure du tournage de L'Odeur de la papaye verte et qu'il a sentie au bord de l'exténuation, épuisée par elle-même, en se promettant de traduire sa frénésie fourbue à l'écran.

Cyclo lance des coups de chapeau au cinéma néoréaliste, particulièrement au Voleur de bicyclette de De Sica qui explorait un thème similaire. Car l'histoire débute sur la journée de travail d'un jeune cyclo (fils de cyclo) qui trébale sa bicyclette poussepousse dans les rues bondées et bruyantes de la ville jusqu'à ce que des voyous ne lui volent son instrument de travail et qu'il se voit contraint à une vie de crime alors que sa sœur aînée elle, attirée par un poète malfaitier, accepte de se prostituer.

Entre deux pôles

Cyclo est un film sur la pauvreté, l'héritage familial qui essaie de survivre, l'innocence brisée, la compassion et l'enfer de la nécessité, la ville sans pitié. Entre ce jeune homme entraîné dans une existence qu'il réprouve (incarné au bord de l'hébété par Le Van Loc) et ce milieu de truands qui l'aspire se crée un rapport de fascination mêlée de dégoût. Tout le climat du film joue entre ces deux pôles. Extrême raffinement de l'image, extraits de poèmes insérés, violence traitée comme un thème poétique, mysté-

rieux symboles qui s'enchaînent sur une trame débridée qui déconcerte et séduit à la fois. On évoque parfois une certaine école classique du cinéma japonais à la cruauté considérée comme un des beaux-arts, à l'esthétique de la mort sur des images qui parfois appellent les yeux fermés. Certaine scène d'incendie paraît particulièrement impressionnante de maîtrise technique, de beauté inquiétante. C'est la violence, c'est la mort qui scandent ce film difficile, peu accessible, déroutant et difficile à décoder mais porteur d'une vision d'auteur entièrement personnelle et manifestement sans concession.

La figure la plus troublante est celle de la sœur aînée, (très belle Tran Nu Yén Khé) qui se prostitue par amour et que son maquereau débâche tout en le regrettant, tout en s'y brisant, en des sentiments confus qui entraîneront sa perte. Car les personnages se fracasseront en une apothéose de catastrophes, comme des dominos qui se font tomber les uns les autres, mais en trop de malheurs assenés et concentrés.

Film qui n'a rien de grand public et déroutera les amateurs de repères, Cyclo, dans le fracas de ses langages enchevêtrés, aborde des rives noires si distantes de l'univers de L'Odeur de la papaye verte qu'il faut éviter les références au film précédent de Tran Anh Hung, en acceptant de passer dans le violent broyeur d'un univers de feu, surnourri, choquant mais puissant.

Bijou de famille

BLOOD AND WINE

De Bob Rafelson. Avec Jack Nicholson, Stephen Dorff, Jennifer Lopez, Judy Davis, Michael Caine, Harold Perrineau, Jr. Scénario: Nick Villiers, Alison Cross. Image: Newton Thomas Sigel. Montage: Steven Cohen. Musique: Michael Lorenz. États-Unis, 1997, 110 minutes. À l'Égyptien.

MARTIN BILODEAU

Bob Rafelson est l'un des seuls réalisateurs américains encore capable d'obtenir de Jack Nicholson un jeu sincère et non téléguidé. Rafelson et Nicholson ont connu la gloire simultanément avec Easy Rider, que Rafelson a produit, et Five Easy Pieces, qu'il a produit et réalisé en 1970. Depuis, Rafelson a dirigé Nicholson dans quatre films. Blood and Wine marque les retrouvailles des deux compères, cinq ans après l'échec cuisant de Man Trouble, seize ans après le succès de The Postman Always Rings Twice. Le résultat est tout sauf banal.

Alex Gates, un exportateur de vin sur le bord de la ruine (Nicholson), décide de dérober à son plus important client un collier de diamants d'une très grande valeur. Pour y parvenir, il fait appel à un ancien complice (Michael Caine), un raté lourdement handicapé par des problèmes pulmonaires. Suzanne, l'épouse alcoolique et narcomane d'Alex (Judy Davis), croupit à la maison pendant que son époux s'adonne à ses manigances secrètes et s'envoie en l'air avec sa jeune maîtresse (Jennifer Lopez). À la suite d'un mensonge de trop, Alex et Suzanne se disputent violemment, jusqu'à ce que cette dernière quitte la maison avec une valise contenant — elle n'en sait rien — le collier volé. Son fils, qui déteste Alex, l'accompagne dans sa fuite, puis découvre le bijou que son beau-père tente à tout prix de récupérer.

Les deux hommes se disputent l'objet comme les deux acteurs se disputent le rôle principal. Rafelson a eu l'ingénieuse idée de créer cette impression en faisant basculer le récit du point de vue de celui qui a le bijou en sa possession, à mi-chemin du film. L'ingéniosité a cependant son revers, celui de donner à Judy Davis et Michael Caine, dans des rôles secondaires, des personnages de faire-valoir, utiles le temps d'une scène ou deux mais autrement décoratifs. Un astucieux scénario signé Alison Cross et Nick Villiers tisse néanmoins des liens complexes entre plusieurs personnages, à l'insu des autres, sans jamais s'emmêler ou dérouter.

L'intrigue rebondit à chaque instant, sans pour autant paraître artificielle. Quelques symboles annoncent les grands moments de cette histoire ponctuée de scènes passablement morbides qui marquent des points de non-retour et annoncent l'issue fatale de cette course en avant. Une course qui rappelle le cinéma marginal de Sean Penn, de Phil Joanou, mais aussi de Robert Young qui, avec le récent Caught, réécrit, comme Rafelson le fait ici, les règles traditionnelles de la tragédie familiale. Rafelson y va d'une mise en scène appliquée, parfois conventionnelle, parfois audacieuse, évitant sans cesse les gros plans, privilégiant les plans d'ensemble qui amplifient le profond sentiment de solitude ressenti par chacun des principaux personnages, à l'origine de leur mésaventure.

Enfin, Blood and Wine nous fait découvrir en Stephen Dorff un acteur talentueux et subtil qui ne se laisse pas écraser par son vis-à-vis. Celui-ci livre une performance étonnante qui, bien qu'encre encombrée des tics que Nicholson a hérités de Shining, fait également résonner de l'intérieur l'un des plus forts acteurs de sa génération.



Jennifer Lopez et Jack Nicholson dans Blood and Wine.

15<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

POUR UN AVANT-GOÛT DE LA PROGRAMMATION DU 15<sup>e</sup> FIFA, DEUX RENDEZ-VOUS À NE PAS MANQUER :

LE 5 MARS À 18 H 00  
GOETHE-INSTITUT  
CHRONIQUES DE CHINE  
de Adrian Maibon sera précédé d'une sélection d'extraits de films présentés durant le Festival  
ENTRÉE : 6 \$  
En collaboration avec le Centre Saidye Brontman



LE 7 MARS À 19 H 30  
MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL  
LA BANDE DESSINÉE A 100 ANS  
de Diane Parelzstein sera précédé d'une sélection d'extraits de films présentés durant le Festival  
ENTRÉE LIBRE  
En collaboration avec la Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal

INFO FESTIVAL  
874-1637

LES ARTS  
CINÉMA

A L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre  
★★★★: très bon  
★★★: bon  
★★: quelconque  
★: très faible  
☹: pur cauchemar

ABSOLUTE POWER  
(POUVOIR D'EXÉCUTER)

★★★

Clint Eastwood revient à un genre plus familier, le thriller, à travers une histoire jubilatoire de vol de bijoux qu'un meurtre crapuleux, accidentel, rattaché à un scandale politique. Des invraisemblances fantaisistes ou maladroites assaisonnent ce scénario compacté comme le ressort d'une bombe à retardement, sur lequel se posent délicatement une photographie et une musique inventives. Eastwood, en cavalier solitaire, et Judy Davis, en politicienne vitriolique, donnent de la couleur à cette histoire pas neuve. A l'Égyptien (v. o.) et au Berri (v. f.). M. B.

LOVE ETC.

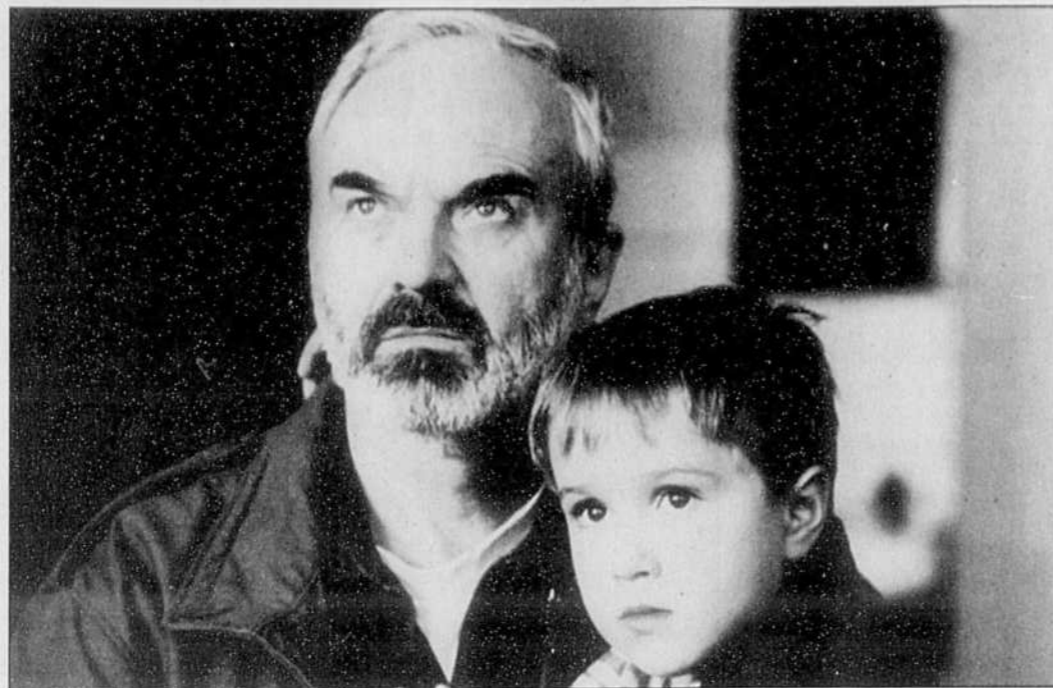
★★ 1/2

Marion Vernoux, à qui on devait déjà l'excellent *Personne ne m'aime*, livre ici une adaptation d'un roman de Julian Barnes, une histoire de triangle amoureux pas toujours très convaincante mais interprétée avec naturel par Charlotte Gainsbourg et Yvan Attal (plus faiblement par Charles Berling). Film intimiste, pas très maîtrisé techniquement, mais où crévent parfois des bulles d'émotion qui touchent sans éblouir. Au Complexe Desjardins. O. T.

FOURBI

★★ 1/2

Alain Tanner renoue ici avec un cinéma plus discursif, renouant parallèlement avec *La Salamandre*, l'un de ses premiers films dont *Fourbi* constitue une variation contemporaine. Karin Viard s'y impose avec force dans le rôle d'une jeune femme qui a vendu son histoire de viol à une chaîne de télévision mais qui, après avoir épouvé une avance, se montre récalcitrante à la raconter au scénariste. Cette réflexion sans lourdeur dénonce le pouvoir de l'argent et de la télévision, chante la légèreté de l'existence et flirte avec la légende de Faust. Au Dauphin. M. B.



Zdenek Sverak et Andrej Chalimon, dans le *Kolya*, de Jan Sverak.

Touchant, mais trop sage

KOLYA

Réalisation: Jan Sverak. Scénario: Zdenek Sverak. Avec Zdenek Sverak, Andrej Chalimon, Libuse Safrankova, Ondrez Vetchy.  
Image: Vladimir Smutny. Au Loews.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il n'y a rien de tel qu'un enfant pour attendrir son auditoire. Rien de tel que la rencontre saugrenue d'une vie qui commence et de celle d'un adulte incrusté dans ses manies et ses habitudes. En bref d'une machine à coudre et d'un parapluie dont on filme le difficile rapport qui culmine dans l'amour. *Kolya* du jeune réalisateur Jan Sverak nous parvient précédé de son prix du meilleur film étranger remporté aux derniers Golden Globes, entre autres lauriers glanés sur sa route. On y fera à Prague la rencontre d'un homme, Frantisek, arrivé au milieu de la cinquantaine que des ennuis d'argent contraignent à un faux mariage avec une Russe qui lui plaque, ni vu ni connu, *Kolya*, son enfant de six ans ne parlant que russe. Et voilà notre vieux garçon musicien qui peu à peu s'attache au petit. Le scénario est écrit par le père de Jan, Zdenek Sverak qui tient également le rôle principal. Scénario rempli de vie, collé au réel, parfois un peu mou, mais délicieusement tendre.

*Kolya* entre dans la catégorie des films de rédemption, avec transformation du héros au contact d'une épreuve ou d'une rencontre. Il y en a de plus subtils que d'autres dans ce créneau-là. Celui-ci a pour atout le naturel de cet acteur attachant et séduisant. Il nous entraîne dans la tanière d'un homme raffiné qui accumule les conquêtes féminines, ne

s'attache pas, jusqu'au jour où un enfant de six ans touche son cœur. Le charme tient aussi au décor bien campé. Et on applaudit l'aisance avec laquelle le cinéaste a su broser en arrière plan les bouleversements politiques d'un pays de l'Est — qui passe d'un régime totalitaire à la révolution de velours — à travers la vie amoureuse et quotidienne de quelques individus. C'est ce qu'avait tenté d'effectuer Margarethe von Trotta dans *La Promesse*, entreprise qui s'était soldée par un échec. Mais *Kolya* a remporté sa mise, en n'appuyant pas trop sur le contexte politique, mais en l'insérant en souplesse, tout en lui conservant sa portée. Frantisek est une victime du système, victime d'une situation économique qui le contraint à chercher des expédients pour vivre, victime de représailles gouvernementales alors que son faux mariage est percé à jour, sans emploi, et bientôt sans domicile alors qu'il doit fuir avec *Kolya*, ses déboires rappellent ceux du héros de *Kundera* dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Et les failles du régime se révèlent à travers son destin.

Si Jan Sverak a bien su rendre son personnage de musicien bourru mais sensible (dans un thème qui rappelle en plus fin Bach et Bottine), on ne peut s'empêcher pourtant de comparer ce film tchèque à *Ponette* de Jacques Doillon (en salle vendredi prochain) au détriment de *Kolya*, du moins pour la partie enfantine. Tant Doillon a su comprendre la complexité de l'univers enfantin, alors que Sverak fait presque agir son petit garçon en adulte, trop sage, trop parfait, sans l'immense détresse que sa situation de petit abandonné auprès d'un homme dont il ne saisit pas de prime abord la langue, devrait lui inspirer. C'est une des faiblesses du film que ce personnage enfantin un peu monolithique. Ce qui n'empêche pas *Kolya* d'être pètri de charme et de vie, un peu facile mais vraiment séduisant.

Sanglante démonstration

ROSEWOOD

De John Singleton. Avec Jon Voight, Ving Rhames, Don Cheadle, Bruce McGill, Loren Dean, Esther Rolle, Michael Rooker. Scénario: Gregory Poirier. Image: Johnny E. Jensen. Montage: Bruce Cannon. Musique: John Williams. États-Unis, 1997, 140 minutes. Au Centre Eaton.

MARTIN BILODEAU

*Rosewood* constitue le premier long métrage à gros budget du jeune réalisateur John Singleton, qui s'est fait connaître avec le retentissant *Boyz n the Hood*. Ses deux films suivants, *Poetic Justice* et *Higher Learning*, n'ayant pas soulevé l'enthousiasme du public, plusieurs s'interrogeaient à savoir quelle voie le jeune réalisateur allait ensuite emprunter. Non seulement Singleton a-t-il accepté l'invitation de Hollywood — et les compromis qu'un tel engagement comporte —, mais il rejoint également Spike Lee (*Malcolm X*, *Get On The Bus*) et Mario Van Peebles (*Panther*), qui font désormais œuvre de reconstitution, à leur façon, quelques événements marquants de la petite histoire des Afro-Américains.

Singleton lève ici le voile sur un sanglant fait divers survenu il y a de cela 75 ans en Floride, où une paisible petite agglomération de Noirs agriculteurs a été la cible de ses voisins blancs. Un mensonge a en effet poussé ces exaltés revanchards à incendier *Rosewood* et à lyncher la poignée d'habitants qui n'avaient pas pu s'enfuir avant leur arrivée.

Cette histoire à multiples personnages, Singleton a choisi de l'aborder du point de vue de deux hommes que tout séparerait si ce n'était leur passé commun de soldats décorés au cours de la récente Grande Guerre. Le premier (Ving Rhames) est un étranger de race noire, de passage à *Rosewood* où sa rencontre avec la famille de Sylvester (Don Cheadle) lui donne envie de troquer sa vie de nomade pour le mariage et l'agriculture. Le second (Jon Voight), veuf paisible et pingre, principal commerçant du village, refusera de prendre part au massacre lorsque celui-ci surviendra. Il s'associera plutôt à l'étranger pour aider

ses concitoyens, réfugiés dans la forêt avoisinante, à quitter le comté.

Le scénario de Gregory Poirier est parsemé de petits moments de pudeur et de grands moments de fureur, oscillant sans cesse entre le manifeste lucide et le pamphlet hystérique, les faits et le mythe. Le ton est d'autant plus déroutant que nos deux Schindler de circonstance — outre deux courtes scènes bouleversantes qui donnent à Jon Voight l'occasion de nuancer son personnage — répondent davantage aux archétypes hollywoodiens qu'au réalisme souhaité, et pour lequel Singleton a par ailleurs boudé bien des raccourcis. Tirailé entre son parti pris et ses contraintes, *Rosewood* survole plusieurs genres mais s'en dissocie aussitôt que l'histoire l'y oblige. Ainsi, une séquence ressemble à un mélodrame, la suivante à une chronique sociale, la suivante à un western lyrique, selon l'intensité du propos, selon la nature des événements décrits. Le résultat aurait été original si la somme de toutes ces parties n'avait pas conféré au film une impression de chirurgie dramatique forcée. D'autant plus que la paresseuse musique de John Williams recouvre uniformément, de tout son poids, des images et des scènes marquées par des ruptures de ton.

Pour former son peloton d'exécution, Singleton a réuni une vingtaine de ces acteurs que l'on retrouve habituellement sous la rubrique «sales gueules». Ce qui renforce l'impact de leur offensive sur l'auditoire, à défaut de nuancer le propos. Le réalisateur et son scénariste ont choisi de prendre la voie la plus rapide, celle qui divise franchement les bons des méchants. Les scènes d'horreur que Singleton reproduit ici sont de nature à faire fuir les spectateurs; les sourires sur les visages des bourreaux, les dialogues qu'ils s'échangent et la participation de leurs enfants, qu'ils sollicitent à tout instant, finissent d'en rendre insupportable la vision. Entre dire la vérité et la montrer, Singleton a choisi cette dernière option. Malheureusement, il s'agit aussi de l'option la plus émotive, la moins intellectuelle. Et Dieu sait que l'on a davantage besoin de réfléchir individuellement au clivage racial que de s'en indigner en cœur.

NOMINATION  
AUX OSCARS®

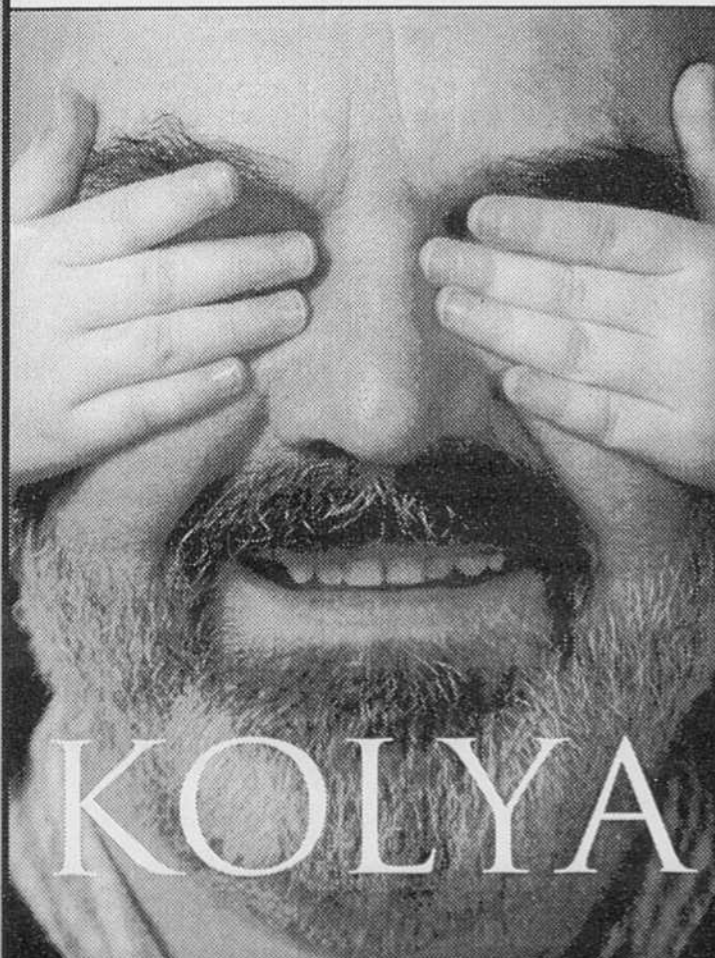
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★

«UNE ÉMOTION AUSSI RARE QUE POIGNANTE!»  
Rick Groen, GLOBE AND MAIL

«UN PUR JOYAU! À VOIR ABSOLUMENT!»  
Huguette Roberge, LA PRESSE

«LA PUISSANCE DES IMAGES ET DES PERSONNAGES EST TELLE QUE CETTE HISTOIRE TOUTE SIMPLE DEVIENT UNE VÉRITABLE ÉPOPEE HUMAINE!»  
THE PRAGUE POST



KOLYA

GAGNANT  
MEILLEUR FILM-LANGUE ÉTRANGÈRE  
GOLDEN GLOBE AWARDS

EN EXCLUSIVITÉ

VERSION ORIGINALE  
AVEC SOUS-TITRES

FAMOUS PLAYERS  
LOEWS ★

ANGLAIS

★

7 NOMINATIONS  
AUX OSCARS®

DONT  
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE  
MEILLEUR ACTEUR - GEOFFREY RUSH

«UNE INCROYABLE HISTOIRE VRAIE ET UNE HISTOIRE PASSIONNANTE!»  
Georges Privet, VOIR

«DE LA GRANDE ÉMOTION SURFANT SUR L'INTERPRÉTATION EXTRAORDINAIRE DE GEOFFREY RUSH!»  
Mathieu Perreault, LA PRESSE

★★★★★  
«LE PRODIGE EST VRAIMENT MAGNIFIQUE!»  
TORONTO STAR

«BRILLANT. ÉLECTRISANT!»  
BOSTON GLOBE



Le Prodiges

Un film de Scott Hicks  
ARMIN MUELLER-STAHL NOAH TAYLOR GEOFFREY RUSH  
LYNN REDGRAVE et JOHN GIELGUD

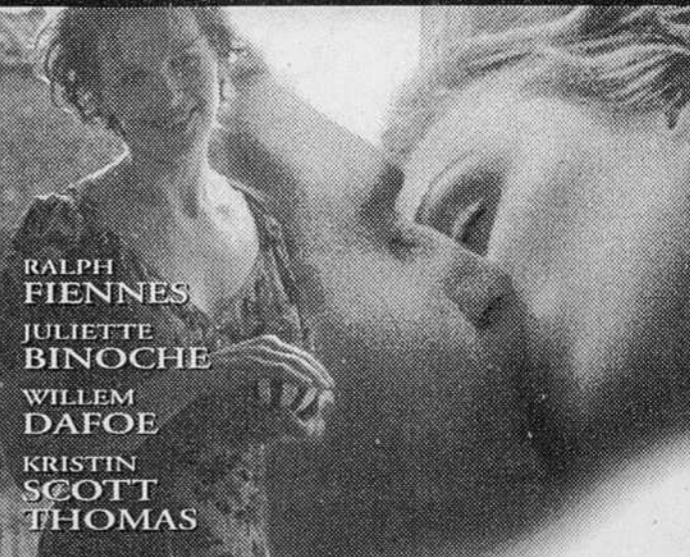
GAGNANT  
MEILLEUR ACTEUR - GEOFFREY RUSH  
GOLDEN GLOBE AWARDS

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE	CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉMA DU CAP CAP DE LA MADELEINE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA CAPITOL DRUMMONVILLE	LEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN	CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODÉON POINTE-CLAIRE	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)
FAMOUS PLAYERS 8 F.P. GREENFIELD PARK	FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON	CINÉMA PINE STE-ADELE	

12 NOMINATIONS  
AUX OSCARS®

DONT  
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE

MEILLEURE RÉALISATION MEILLEUR ACTEUR - RALPH FIENNES  
MEILLEURES ACTRICES - KRISTIN SCOTT THOMAS, JULIETTE BINOCHE



LE PATIENT ANGLAIS

version française de THE ENGLISH PATIENT

- CE FILM VOLUPTUEUX SAISIT PARFAITEMENT L'ESSENCE DE LA SÉDUCTION AVEC UNE TELLE INTIMITÉ ET SUR UNE SI LARGE TOILE DE FOND qu'on pense aussitôt à *Zhivago* et *Laurence d'Arabie*...  
Richard Corliss, TIME MAGAZINE

- UN TOUR DE FORCE FASCINANT ET ROMANTIQUE COMME C'EST PAS PERMIS : délicieux, torride, éclatant ! Un pur triomphe cinématographique...  
Janet Maslin, NEW YORK TIMES

Musique composée par Gabriel Yared  
tirée du roman de Michael Ondaatje *L'ENIGME FLAMÉE* publiée en format de poche par les Éditions du Seuil.  
En vente dans tous les librairies.

GAGNANT  
GOLDEN GLOBE AWARDS  
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE  
MEILLEURE MUSIQUE

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA CAPITOL ST-JEAN	LE PARIS ST-HYACINTHE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)	FAMOUS PLAYERS 8 F.P. GREENFIELD PARK
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES	FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON	CINÉMA PINE STE-ADELE	FAMOUS PLAYERS SHERBROOKE

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

# La vie, la mort, etc.

Française, américaine, québécoise, la vidéo a tous les visages



MARTIN BILODEAU

La fécondité, l'avortement et la maternité. Voilà les thèmes, principaux ou secondaires, de trois films, en provenance de trois pays distincts, qui ont rejoint cette semaine les tablettes des vidéoclubs. Respectivement, et du meilleur au pire, il s'agit de *If These Walls Could Talk*, coréalisé par les Américaines Nancy Savoca et Cher, *À la vie, à la mort*, du Français Robert Guédiguian, et *L'Homme idéal*, du Québécois Georges Mihalka.

Mais l'événement de la semaine, c'est sans contredit la sortie du bonbon le plus savoureux que le cinéma français nous ait donné depuis *Cyrano de Bergerac*.

BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT

★★★

On retrouve dans *Beaumarchais, l'insolent* le même sens du verbe, le même ludisme, la même musicalité, la même légèreté dans la mise en scène, la même théâtralité que dans l'œuvre inoubliable de Jean-Paul Rappeneau. Et pourtant, c'est à une très belle leçon de cinéma que nous convie Edouard Molinaro (*La Cage aux folles*), qui a fait sien ce texte inédit de Sacha Guitry.

Les démêlés judiciaires de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais ont laissé presque autant de traces sur la monarchie française de l'avant-Révolution que ses plus célèbres écrits, à savoir *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*. Fils d'horloger ennobli par l'argent, Beaumarchais a connu une très belle carrière de magistrat et d'espion à la solde de Louis XV. Il est aussi un pionnier dans la lutte pour les droits d'auteur et un fervent défenseur des droits des Américains, pour lesquels il a traduit la Déclaration d'indépendance et encouragé son souverain à leur reconnaître le statut de République.

Le traitement fait fi de toute vraisemblance, concentrant sur quelques mois le parcours d'une vie. Fabrice Luchini, serviteur du verbe par excellence, campe un personnage plus grand que nature, dont il sait évoquer toutes les extravagances sans trahir l'être fragile que son corps frêle abrite le temps du rôle. L'efficacité du drame passe également par les personnages secondaires, écrits avec précision et doigté. Michel Serrault en Louis XV, Sandrine Kiberlain en maîtresse de Beaumarchais et Manuel Blanc en bras droit campent des personnages suffisamment originaux pour se démarquer individuellement, suffisamment humbles pour se planquer dans l'ombre lorsque Luchini fait son numéro. Une succulente pâtisserie.

IF THESE WALLS COULD TALK (SI LES MURS RACONTAIENT)

★★ 1/2

La chaîne américaine HBO produit chaque année une quantité assez impressionnante de longs métrages de qualité, diffusés d'abord en exclusivité sur leurs ondes pour ensuite connaître une carrière en vidéocassette. C'était le cas de *And the Band Played On*, il y a quatre ans, comme c'est aujourd'hui celui de *If These Walls Could Talk* (Si les murs racontaient), traitant des problèmes de grossesses non désirées à travers l'expérience de trois femmes, à trois moments distincts.

En 1952, une veuve de guerre (Demi Moore) idéalisée par sa belle-famille décide de se faire avorter pour ne pas les décevoir. En 1974, une mère de quatre enfants (Sissy Spacek) effectue un inespéré retour aux études, pour apprendre aussitôt qu'elle est enceinte; son choix sera difficile. En 1996, une étudiante (Anne Heche), enceinte des suites d'une aventure avec son professeur, se rend à la clinique d'avortement locale, ceinturée ce jour-là par des manifestants pro-vie.

Les deux premiers segments (1952 et 1974) sont réalisés par Nancy Savoca (*True Love*), le troisième

(1996) l'étant par Cher elle-même. L'ensemble est assez homogène, esthétiquement autant que spirituellement. Le propos des réalisatrices — et des quatre scénaristes impliqués dans le projet — porte davantage sur la perception populaire de l'avortement que sur ses aspects juridiques, sans toutefois sombrer dans l'exposé académique. Le scénario oscille constamment entre la juste représentation et le pessimisme le plus noir, témoignant du climat d'incertitude qui entoure la question. L'écriture est très sensible, subtilement militante en faveur du droit à l'avortement tout en témoignant d'un respect peu commun pour les pourfendeurs de ce droit. Cet équilibre se traduit également dans l'interprétation nuancée de Demi Moore (?) et Sissy Spacek, qui vivent de l'intérieur ce conflit qui suscite encore des réactions d'une extrême violence.

À LA VIE, À LA MORT

★★ 1/2

Sixième long métrage du français Robert Guédiguian (*L'Argent* fait le bonheur), *À la vie, à la mort* est une sympathique mais lucide chronique de la vie d'un petit groupe de marginaux marseillais qui combattent leur spleen comme ils peuvent, vivent d'expédients, d'amour et de fraternité. Composé d'une série de vignettes rassemblées par les sentiments des personnages, la chaleur méridionale, le temps qui passe et les problèmes de fécondité de Marie-Sol (Ariane Ascaride) et de son mari (Jacques Gamblin), le film de Guédiguian reste dans le portrait de groupe.

Un groupe observé de proche pour que les psychologies individuelles se distinguent, mais d'assez loin, aussi, pour ne pas sombrer dans l'analyse psycho-sociale. Guédiguian possède une fantaisie dans l'œil; celui-ci filme le drame de ces expropriés de la vie comme une comédie de boulevard espagnole où l'espoir et le désespoir s'affrontent comme dans une corrida et dont l'enjeu serait la dignité de chacun. La mise en scène est sensible dans ses quelques moments de grâce comme dans ses trop nombreux temps morts.

On sent chez le réalisateur une verve à la Pagnol (certains dialogues l'évoquent presque sans voile) et une théâtralité agréablement assumée. Toutefois, Guédiguian cherche trop à conclure dans les règles et la conformité esthétique une histoire qui a débuté dans la liberté absolue et la corruption du langage conventionnel. Un mince défaut pour un joli film artisanal.

L'HOMME IDÉAL

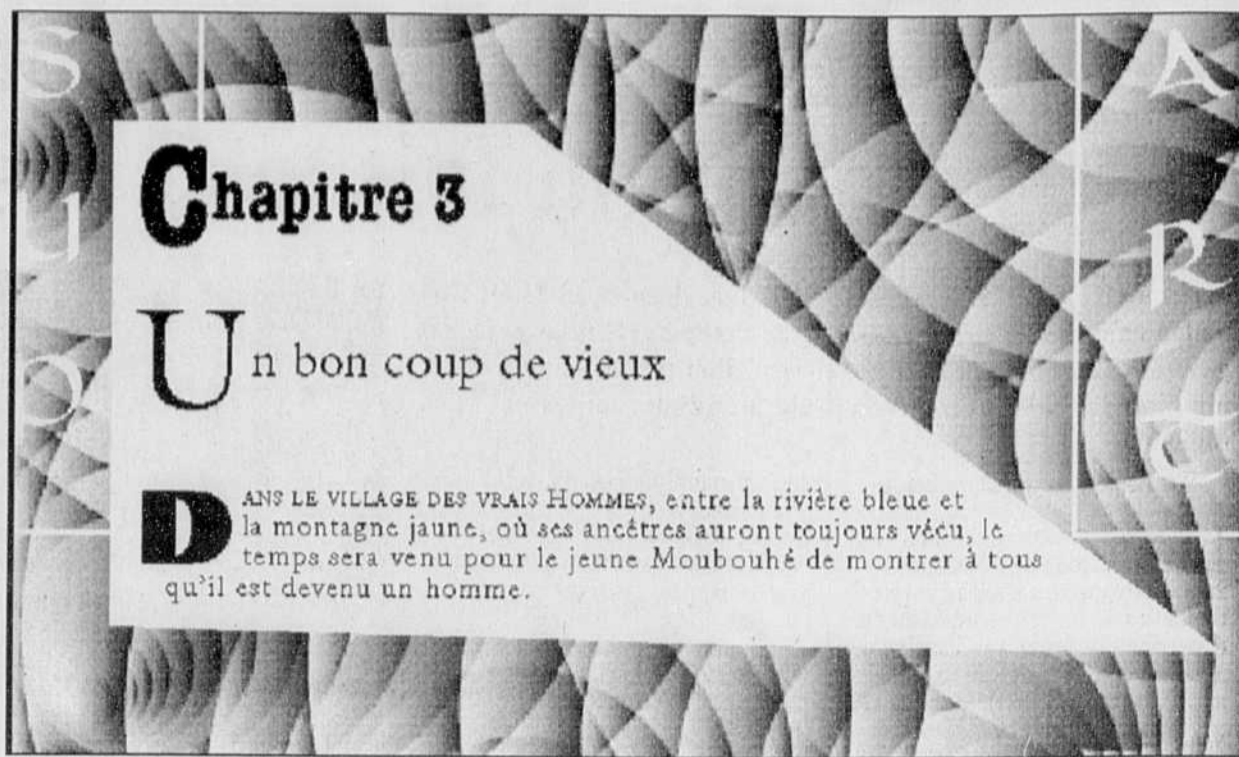
★

Ceux qui n'ont pas peur du risque se jetteront à corps perdu sur *L'Homme idéal*. Attention! Cette pochade québécoise signée Georges Mihalka (*La Florida*) répète de scène en scène le même sketch, celui montrant une femme de carrière de 35 ans (Marie-Lise Pilote), déterminée à avoir un enfant, aux prises avec un possible géniteur. Ses copines (Linda Sorgini, Francine Ruel et Joe Bocan) lui ont pourtant promis l'homme idéal dans les prochains mois. Elle n'y croit pas. Nous non plus. La mise en scène et le scénario, sourds à toute ambition artistique, sont réduits à leur plus bas dénominateur et n'épargnent aux spectateurs aucune grossièreté. Les gags sont gras et souvent stupides, et les sketches, indignes de Samedi de rire, sont pour la plupart inaboutis. Une vingtaine de comédiens québécois — et pas des plus mauvais — s'y commettent sans honte ni retenue. Faut croire qu'ils y ont cru.

Autres nouveautés

A *Very Brady Sequel* (\*\*), d'après la populaire sitcom des années 70; *Grace Of My Heart* (\*\*1/2), de Allison Anders (Gas, Food, Lodging); *Last Man Standing* (\*\*1/2), mélange de thriller et de western, avec Bruce Willis; *House Arrest* (à vos risques et périls), comédie avec Jamie Lee Curtis; *Infinity* (\*\*1/2), avec Matthew Broderick.

VITRINE DU CÉDÉROM



Chapitre 3

Un bon coup de vieux

DANS LE VILLAGE DES VRAIS HOMMES, entre la rivière bleue et la montagne jaune, où ses ancêtres auront toujours vécu, le temps sera venu pour le jeune Moubouhé de montrer à tous qu'il est devenu un homme.

IMAGE ÉCRAN TIRÉE DE CDRHOMME

# Je prends la plume...

Le multimédia fait d'abord appel aux images, à tous les types d'images, c'est bien connu. Séquences vidéo, animations par ordinateur, images fixes, c'est là son menu quotidien, son beurre et ses épinards. Mais le cédérom sait aussi se faire «littéraire». Les ouvrages que nous vous proposons cette semaine approchent tous le phénomène de l'écriture de façon différente. Place, donc, aux littéraires et à la littérature.

MICHEL BÉLAÏR  
LE DEVOIR

MACHINAMOT  
★★★ 1/2

Psroduction Cyberludes. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou DOS 5.0, 4 Mo, 256 couleurs) et Mac (68030 ou plus, Système 6.0.7 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs). Public cible: les 9 à 14 ans. Distribution au Québec: Logidisque. Prix: plus ou moins 59,95 \$.

Comment initier les enfants à la magie de l'écriture? Comment leur faire attraper le virus de la création? Les avis sont partagés, comme on dit dans les sondages. Mais une petite maison de Montréal, Cyberludes, a tranché dans un sens bien précis: celui du jeu. C'est un choix que l'on peut discuter, certes, mais il a au moins l'avantage de placer les enfants dans un environnement intellectuel à la fois plus attirant et plus familier. Voyons voir ce que cela donne concrètement.

Machinamot est une «machine à pitons» sophistiquée. Une fort belle «machine à pitons» d'ailleurs. Quand on y entre, on se trouve dans une pièce remplie d'objets hétéroclites. Une table, d'abord, qui porte une feuille blanche, une plume, une «pompe à mots», des crayons feutre, des étiquettes et une boîte de fiches répertoriées — idées, personnages, vocabulaire, trucs. On y trouve aussi une imprimante — pardon, un imprimot qui servira bien sûr à ce que l'on pense —, une bibliothèque où l'on trouve du papier vierge et des cases où l'on rangera ses textes, une poubelle et un ascenseur qui, lui, mène directement au Casimot. Cette deuxième pièce contient une série de machines permettant lorsqu'on les actionne de donner un nouveau souffle à l'écrivain en panne d'inspiration. Dès qu'il a commencé à écrire son texte, l'enfant a accès au Casimot à partir d'une sorte de carnet déposé sur la table d'écriture. On le voit, l'organisation des lieux est fort développée et les ressources, nombreuses.

Le jeu est fort amusant. On peut craindre que le futur écrivain soit un peu déstabilisé par tout ce qu'il a à apprendre avant même de se mettre à écrire... mais l'objection ne tient pas très longtemps, d'autant plus qu'un feuillet explicatif désamorce rapidement toute apparence de difficulté.

Assis à sa table d'écriture devant la page blanche, c'est d'abord à ses propres ressources qu'il sera confronté et toutes les aides qui lui sont offertes apparaîtront rapidement fort utiles. Les étiquettes et les crayons feutre sont là pour lui permettre de regrouper ses idées tout autant que les sections du récit. Et les machines du Casimot, pour l'aider à définir les traits de caractère de ses personnages, à associer des mots, même à préciser le genre du récit en lui proposant des situations nouvelles. S'il faut en croire le petit dépliant remis avec le cédérom, il y a là plus d'un million de combinaisons possibles.

Bien évidemment, toutes les machines à mots qu'on invente ne garantiront jamais une publication dans *La Pleiade*. Mais ce logiciel d'aide à la création littéraire est une réussite séduisante qui devrait faire le bonheur des plus curieux.

CDRHOMME

★★★

Production et réalisation: Jacques Raffin. Hybride PC (386 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68030 ou plus, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution à partir du site Internet <http://www.rif.fan.org/~jacques>. Prix: autour de 300 FF.

Que voilà une œuvre étrange! À ma connaissance, c'est le premier cédérom publié «à compte d'auteur». Et c'est probablement ce qui en fait le titre le plus aux antipodes de la production habituelle que l'on puisse trouver.

Fasciné par l'étendue des possibilités du multimédia, Jacques Raffin a voulu mettre en scène sur ordinateur toutes les facettes de sa personnalité. Au centre de son impressionnante construction, on trouve un roman de près de 500 pages-écran, *Les Malvivants*: le texte renvoie aussi à plus de 600 toiles numériques, à une sorte de manifeste de la libre-pensée — Pensée, mode d'emploi —, à quelque 40 minutes de vidéo et à une série de 300 acrostiches, le tout sur un fond musical bizarre. On peut même y trouver en cherchant un peu un journal personnel et une autre série de toiles numériques. C'est un travail absolument colossal que l'on peut à tout moment lire en parallèle ou encore en explorant chacun des trois parcours successivement. Jacques Raffin a tout fait tout seul, ou presque; les toiles numériques sont l'œuvre de Martine, l'ex-épouse du personnage central du roman, et la musique a été confiée à Jérôme Lidor. Pour le reste — écriture, mise en écran, programmation, navigation, etc. —, il s'en est chargé. Il propose d'ailleurs une solution assez originale puisque toute la consultation de l'ouvrage se fait à partir des possibilités offertes par le logiciel Acrobat Reader.

Qu'est-ce qu'on trouve dans tout cela? Le cri d'une pensée libertaire à vif. On y parle d'amour et d'artifices, d'angoisse, de chômage et de violence plus ou moins déguisée dans les plus petits recoins de la vie quotidienne. Il y a des trouvailleries remarquables un peu partout et la meilleure façon de visiter l'ouvrage est peut-être de s'y perdre puis d'essayer de s'y retrouver, un peu comme en plongeant dans une médina. Mais l'œuvre est tellement chargée, tellement hénarquée et bizarre que je suis encore loin d'avoir réussi à l'explorer dans tous ses plis et replis. C'est néanmoins un ouvrage qu'il faut recommander aux gens qui se demandent encore si le cédérom est une bête et qui doutent que l'on puisse y trouver autre chose que du tape-à-l'œil en images plein écran.

Voilà une curiosité qui vient faire la preuve que le jaillissement de la créativité a aussi sa place dans le merveilleux monde du multimédia.

GULLIVER-VOYAGE À LILLIPUT ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE

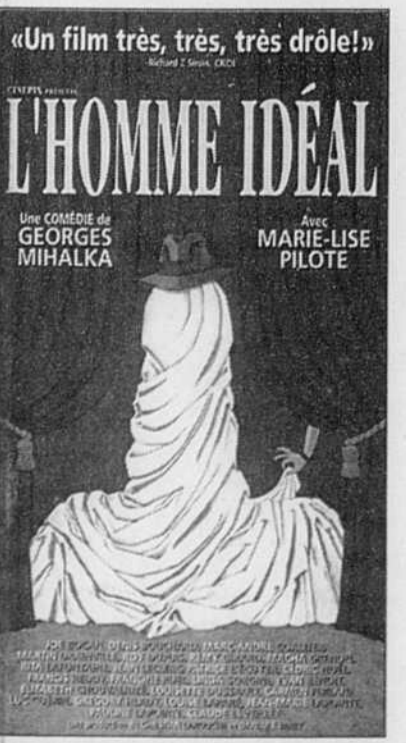
★

Production Microfolie's. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, ou DOS 6.0, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68040 ou plus, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs ou plus). Distribution au Québec: Quebecor DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 39,99 \$ chacun.

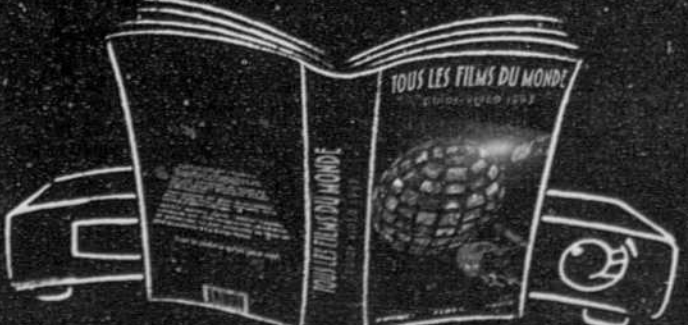
Les voyages de Gulliver, tout comme la lampe d'Aladin, sont des classiques de la littérature, et tous les enfants de culture occidentale se sont endormis un soir en rêvant à ces récits fabuleux. Après les films et les adaptations diverses qu'un peu tout le monde a tirés de ces deux histoires, voici que l'éditeur français Microfolie's en propose une version cédérom sur laquelle on peut s'interroger longuement. Précisons au départ que les deux ouvrages sont offerts séparément mais que chacun se présente grosso modo de la même façon, sous la forme d'un livre dans lequel on a glissé un cédérom.

Pour ce qui est de l'aspect «livre», pas de problème... sauf le prix. Je connais quelques éditions illustrées de tous les voyages de Gulliver pour un peu moins que ce que l'on demande ici. Et qu'est-ce qu'apporte le cédérom? Une animation conçue par ordinateur et qui doit faire environ 15 secondes, puis la possibilité de lire le texte à l'écran pendant que quelqu'un le récite; le tout en français ou en anglais. En prime, un tableau des mesures anglaises par rapport à l'échelle métrique et deux petits jeux anodins. Pour le *Aladin*, une variante; la possibilité de fabriquer un «pop-up», comme on dit dans l'Hexagone. Vous aurez compris que, dans un cas comme dans l'autre, il est préférable de penser à autre chose...

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: remarquable
- ★★★: très bon
- ★★: correct sans plus
- ★: très faible



# La Boîte Noire est très fière de lancer un livre très épais.



Notre nouveau répertoire, c'est une brique qu'on vous lance... de quoi voir non pas 36 chandelles mais bien tout le cinéma du monde. Dans cette bible de 640 pages éditée chez Fides, il y a tous les films disponibles, leur synopsis et des critiques, des filmographies, toutes les catégories représentées: animation, court métrage, série télé, etc... De l'info à revendre donc, à seulement 14,95\$.

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 287-1249 <http://www.boitenoire.com>

## LES ARTS

THÉÂTRE

## Prospero et l'étoffe dont on fait les rêves

Après avoir été Cyrano de Bergerac l'hiver dernier au TNM, Guy Nadon endossera bientôt le costume de Prospero, le mage et le magicien de *La Tempête* de Shakespeare, l'un des personnages les plus importants de la dramaturgie mondiale, toutes époques confondues.

SOLANGE LÉVESQUE

*La Tempête*, qui prendra l'affiche au Théâtre du Rideau-Vert à partir du 25 février dans une mise en scène de Guillermo de Andrea et une traduction d'Antonine Maillet, est la dernière des 37 œuvres du dramaturge anglais — il avait 47 ans quand il l'a écrite. Cette pièce dont le sens est difficile à cerner ne cesse, depuis sa création en 1611, d'interpeller metteurs en scène, acteurs et spectateurs.

Le personnage assez énigmatique qu'est Prospero ressemble bien un peu à l'homme contemporain, perplexé devant toutes les choses qu'il a inventées et qui risquent de se retourner contre lui. Et l'aventure qui le mène à se retrouver face à lui-même pourrait bien se comparer à la quête de pouvoir et de savoir qui aura marqué le XX<sup>e</sup> siècle. Prospero a acquis des pouvoirs magiques, joué les apprentis sorciers et provoqué une tempête pour se venger de ceux qui lui ont ravi son duché. Mais les conséquences de ses gestes le confrontent à lui-même et il se résout, finalement, à abandonner son désir de puissance. Il jette alors à la mer son livre de magie pour revenir aux choses les plus simples, pour devenir capable de se laisser attendrir par les larmes, la bonté et l'amour. Lui qui avait cru dominer les forces de la nature et domestiquer son environnement s'aperçoit que l'important est de se dominer soi-même; que tous les pouvoirs de la magie et de la science sont bien peu en regard de la paix de l'âme.

## Forces antagonistes

Il est assez tentant de voir dans le protagoniste de *La Tempête* le porte-parole de l'auteur lui-même: après avoir séduit tant de spectateurs et avoir exploré tous les méandres de l'âme humaine, Shakespeare aurait signé, avec cette œuvre ultime, une sorte de testament où il fait s'affronter puis se réconcilier les forces les plus vives et les plus antagonistes qui animent l'être humain.

C'est précisément ce qui touche le plus Guy Nadon: «Dans cette pièce, il est question de réconcilier les contradictions. Pendant douze ans, raconté-il, Prospero vit sur une île mystérieuse avec sa petite fille après avoir subi une grande humiliation: expulsé par son frère, il a perdu son duché de Milan. Depuis, il s'est concentré sur ses grimoires qui parlent de magie blanche, d'astrologie, de numérogie; il a étudié les sciences connexes à la magie. Un jour, il pressent que le bateau du frère qui l'a spolié passe au large; lui, si sage, décide alors de lancer une tempête pour se venger. Une pulsion barbare lui donne le goût de la vengeance et en même temps, sans en être conscient, il sent la nécessité d'aller au-delà de la barbarie. La question est de savoir comment gérer cette pulsion barbare qui nous habite.» Guy Nadon voit d'ailleurs en Ariel et en Caliban des excroissances de Prospero lui-même, car «Prospero est plein de doutes, et très souvent, il se parle à lui-même alors qu'il a l'air de parler aux autres. Au début, poursuit Nadon, j'étais convaincu qu'Ariel était l'esprit de Prospero et Caliban le monstre méchant que porte Prospero. Ça ne marchait pas. Un jour, j'ai décidé: cette chose des ténèbres est à moi, comme le dit Prospero en réifiant Caliban».

C'est en partant d'un point de vue similaire que Guy Nadon avait abordé le personnage de Cyrano, gommant son

côté romantique pour faire ressortir une ambition et une combativité auxquelles le texte s'accordait d'ailleurs parfaitement. «Cela m'apparaît toujours plus riche de montrer les défauts du personnage, de montrer comment Prospero est, lui aussi, un manipulateur. Je suis frappé par le fait que Miranda parle de son père en disant: "Je ne l'ai jamais vu comme ça"; c'est que pendant trois heures (la durée de la pièce qui se déroule en temps réel), Prospero ne s'appartient plus. Quand il dit à sa fille "Reprends tes esprits! Calme-toi!", c'est à lui-même qu'il fait ces recommandations.» Quel homme était-il avant son séjour dans l'île mystérieuse? Avant cette journée de tempête? Difficile de le savoir; le texte ne donne pas beaucoup de renseignements à ce sujet, mais «on peut imaginer, propose Nadon, qu'il a peut-être été chassé de son duché justement parce qu'il passait trop de temps dans ses livres, et qu'il s'était éloigné de la vie».

## Un simple être humain

Guy Nadon se méfie de toute discussion sur l'actualité du personnage. «Nos hypothèses, affirme-t-il, seront toujours bancales. En pensant à la Yougoslavie, par exemple, je me demande comment on fait, là-bas, une fois les violences sanglantes terminées, pour vivre avec les blessures du passé... Plus près de nous, comment les Acadiens font-ils pour vivre à Moncton, quand on sait que le général Moncton allait à la chasse aux Acadiens le matin en se levant?» L'acteur est convaincu que «nous avons ici tout le potentiel pour aller jusqu'à la barbarie; seules les traditions démocratiques nous ont sauvés jusqu'à maintenant», ajoute-t-il.

Il n'hésite pas à établir un parallèle entre le personnage de Prospero et Thomas Jefferson, le président des États-Unis signataire de la Déclaration d'Indépendance et auteur du Bill of Rights. «Cela n'a pas empêché Jefferson, précise Nadon, d'avoir des esclaves noirs. Prospero n'est pas seulement un mage et un homme de la Renaissance; c'est aussi un esclavagiste et un usurpateur.» Les failles du personnage rendent Prospero plus humain à ses yeux. «Le théâtre, affirme-t-il, témoigne de la condition humaine. Est-ce qu'on se satisfait des difficultés qu'on a ou si on cherche à s'amender? Prospero choisit la deuxième option, mais cela prend un certain temps avant qu'il s'en rende compte. Le jour



Guy Nadon

JEAN-FRANÇOIS BERUBE

où il s'en rend compte, il entre dans une régression qui le bouleverse.»

Pour Guy Nadon, la pièce contient deux passages cruciaux: «Le premier se trouve dans le prologue, quand Prospero raconte le moment où lui et sa fille se sont retrouvés seuls au large, moment où il inondait la mer de ses larmes; il dit à Miranda: "Tu as souri, et ça m'a donné le cœur de supporter nos malheurs". C'est donc le sourire de sa fille qui l'a calmé. L'autre passage se trouve à la fin, quand tous les naufragés de la tempête qu'il a provoquée sont à sa merci. Il est peut-être décidé à les tuer, puisqu'il a lancé des chiens après eux; alors Ariel intervient: "Ils sont médusés, dit-il à Prospero; Gonzalo pleure... ton cœur en serait attendri!" Prospero répond: "Tu penses?" "Le mien le serait, si j'étais humain", rétorque Ariel. Prospero répond: "Le mien le sera." Depuis douze ans, c'est la tristesse qu'il veut enlever; d'ailleurs, il dit souvent à sa fille: "Sèche tes larmes"; or c'est par les larmes qu'il se remet au monde.»

«Le théâtre est un jeu de société, affirme Nadon; personne ne croit qu'on fait pour vrai ce qu'on fait: les acteurs consentent à se déguiser et à jouer, et les spectateurs consentent à y croire.» Ayant épuisé ses illusions, son jeu terminé, Prospero demande pardon; redevenant humble, le voilà qui implore les spectateurs de lui manifester leur bienveillance par des applaudissements à la fin de la pièce. Il s'adresse alors directement au public en ces termes: «J'ai mis fin à tous mes charmes, Et ne dispose plus d'autres armes, Pour me libérer de mes chaînes Que des faiblesses qui sont les miennes [...] Délivrez-moi de mes liens Par simple geste de vos mains.»

«Alors, fait remarquer Guy Nadon, par une sorte d'initiation à l'envers, Prospero redevient alors un simple être humain. Cela ne manque pas de noblesse que de se simplifier, ajoute l'acteur; ceux qui ont des processus trop sophistiqués se racontent des histoires à eux-mêmes.»

## SUR SCÈNE

## LES GUERRIERS

Deux publicitaires s'affrontent, rivés au même objectif: trouver un slogan qui remplacerait le «Si la vie vous intéresse» de l'armée canadienne. L'un d'eux mourra au terme de ce huis clos de dix jours. La mise en scène àpre de René-Daniel Dubois donne un autre destin à la pièce de Garneau. Surréaliste, elle propulse dans une sphère assez infernale. À l'Espace Go jusqu'à ce samedi 22 février.

Solange Lévesque

la fantaisie. Mais ça fonctionne. L'avenir dira cependant dans quelle direction ira cette auteure qui, sans être exceptionnelle, mérite d'être vue. Au Quat'Sous jusqu'au 1<sup>er</sup> mars.

Hervé Guay

## KASPAR

The Other Theatre s'attaque à la troublante pièce de Peter Handke, inspirée de l'histoire de Gaspard Hauser, «l'enfant sauvage» apparu à Nuremberg au siècle dernier. Sous la direction de Stacey Christodoulou, cette petite compagnie réussit à produire un spectacle qui recèle des moments intenses et qui témoigne d'une approche sérieuse de l'œuvre du dramaturge autrichien. Vidéo, diapositives, éclairages et accessoires sont mis au service d'une vision pleine d'intérêt. À l'Espace libre jusqu'au 22 février (Matinées «chacun selon ses moyens» samedi et dimanche) Téléphone: 521-4191.

S. L.

## UNE TACHE SUR LA LUNE

Un texte cohérent qui se situe dans le sillage de l'absurde. Mais cela n'empêche pas Tuppe et Bibe d'exister et de se chamailler avec un certain bagout. Visiblement à l'aise dans de tels rôles, Françoise Faucher et Luc Durand tiennent le fort sans mal. À la réalisation, Martine Beaulne et ses concepteurs ont préféré la rigueur à

«Une magnifique ode au dionysiaque» Jacques Languirand

ICE présente le retour de **Lolita** et Cabaret **NEIGES NOIRES** En alternance dès le 4 mars Au Rialto

Mise en scène de **Dominic Champagne**

THÉÂTRE **IL VA SANS DIRE**

Pré-vente à tarif réduit pour LOLITA les 4, 5, 6, 7 et 8 mars  
Réservations : 272-3899 Admission: 790-1245

GEORGES LAOUN OFFICIEL IMAGE PAC GRAPHIQUES BELAIR CIBL La Radio Carrel APL M

Luis Bunuel Salvador Dali Federico Garcia-Lorca  
**LE MIEL EST PLUS DOUX QUE LE SANG**  
Texte SIMONE CHARTRAND et PHILIPPE SOLDEVILA

DEUX SEMAINES SEULEMENT!  
«Il faut souhaiter que cette production puisse venir dans la Métropole»  
Luc Boulanger - Voir

MISE EN SCÈNE: PHILIPPE SOLDEVILA

LA LICORNE 15 ANS

DU 18 FÉVRIER AU 1<sup>er</sup> MARS 1997 à 20h00  
LA LICORNE - 4559, avenue Papineau, Montréal - Rés.: (514) 523-2246

SOCIÉTÉ DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE Québec

LA MAISON THÉÂTRE présente

## Le Bain

EN SUPPLÉMENTAIRES

la dernière création du Théâtre Bouches Décousues pour les enfants de 3 à 7 ans

Du 19 février au 9 mars 1997

PLACES ENCORE DISPONIBLES

2 MARS À 11 H ET 8 MARS À 13 H

5 ET 7 MARS À 13 H 30

Texte et mise en scène : Jasmine Dubé  
Avec : France Dansereau, Denys Lefebvre  
et les concepteurs : Linda Brunelle, Sylvie McLaughlin, Luc Ledoux,  
Angelo Barsetti, Mathieu Marcl

Matinées scolaires en semaine

Attention! Ce spectacle est présenté à  
l'Espace la Veillée,  
1371, rue Ontario Est,  
Montréal

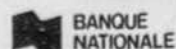


Photo : Camille Mc Millan

Renseignements : Maison Théâtre 288-7211

Au mois de mars  
Quand l'hiver n'en finit pas de finir  
Contre tous les froids  
le Nouveau Théâtre Expérimental propose une

**soirée chaude!**

le déroulement de la soirée:

à 17h30 APÉRITIF - soupe réconfortante.

à 19h00 **LES AMOURS**  
texte et mise en scène Jean-Pierre Ronfard.  
avec Manon Brunelle, Daniel Gadouas,  
Pascale Montpetit, Louis-David Morasse,  
Danièle Panneton, Luc Picard,  
Jean-Pierre Ronfard.  
bande sonore Catherine Gadouas.

à 20h30 SOUPE (encore) et boissons diverses.

à 21h00 **15 SECONDES**  
texte François Archambault.  
mise en scène Normand D'Amour.  
avec Normand D'Amour, Michel Laprise,  
Dave Richer, Marie-Hélène Thibault.

à 22h20 DISCUSSION et digestif.

CONCEPTEURS Charlotte Rouleau, Richard Labbé,  
Sylvie Morissette, Éric Lafond.

DU 3 AU 22 MARS 1997  
Prix de la soirée 20\$  
Prix de chaque pièce à l'unité 15\$  
Soupe et boissons non incluses!

RÉSERVATIONS:  
521-4191

espace libre  
Espace libre  
1945 Fullum  
métro Frontenac

# Caractères de Chine et de Russie, variés comme le thé

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## THE MUSIC OF CHEN YI

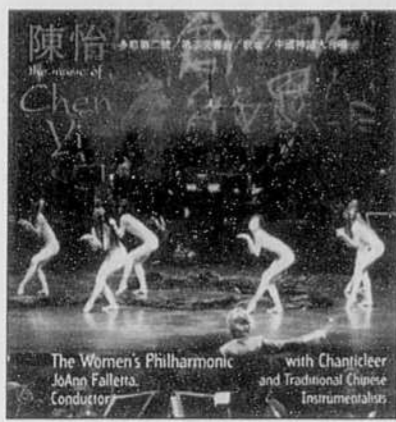
Chen Yi: Duo Yo n° 2 (1987); Symphonie n° 2 (1993); Ge Yu (Antiphonie) (1994); Cantates sur des mythes chinois (1996); The Women's Philharmonic; Ensemble vocal Chanticleer; Liu Wei-shan (zheng); Chen Jie-bing (erhu); Min Xiao-fen (pipa); Zhao Yang-qin (yangqin); dir. JoAnn Faletta. New Albion Records NA 090 CD

Amoureux de la découverte, vous allez être servis. La sympathique étiquette New Albion Records nous présente la musique d'une compositrice chinoise de Chine (comprenez de Chine populaire) qui vit en ce moment aux États-Unis (elle enseigne à Baltimore) et qui compose de la musique dite «contemporaine».

On découvre ici une très forte et convaincante personnalité. Très au fait de toutes les techniques modernes, de la sensibilité occidentale, Chen Yi, c'est son nom, ne renie pourtant pas pour autant ses origines de l'Empire du Milieu. Si j'osais un parallèle, je dirais qu'on assiste à un pendant «sino-féminin» de ce que fut le phénomène «hippo-masculin» Toru Takemitsu dans les années 60 et 70: intégrer intimement deux manières d'entendre pour créer la sienne propre.

Quatre compositions nous sont présentées, toutes pour orchestre, et interprétées par le Women's Philharmonic Orchestra. (Il s'agit d'un orchestre composé uniquement de femmes et dirigé par une femme).

La plus substantielle est Chinese Myth Cantata. Par le truchement de quatre légendes chinoises, nous assistons ici à une création de monde



vue par le prisme de l'Orient. À l'orchestre traditionnel, la compositrice adjoint un concertino de quatre instruments traditionnels chinois (tous joués par des femmes ici) et le célèbre ensemble vocal (d'hommes) Chanticleer.

Le résultat est absolument renversant. On ne saurait parler ici de révolution du langage, de la création d'un nouveau vocabulaire, ni de l'émergence d'une nouvelle esthétique. C'est encore mieux: une voix prend la parole, originale et neuve. Certains gestes ont bien des allures de réchauffé (certains solos ou des mélodies au chœur), mais c'est leur intégration dans l'unité de la composition qui leur redonne vie.

Par exemple, dans le premier mouvement, la mélodie chinoise sur fond de démantèlement à la Berio — celui de la Sinfonia — est à rester pantois. On embarque vraiment dans ce mythe du géant qui grandit pendant 18 000 ans dans un œuf qui va créer l'univers en éclatant. Ou encore dans ce qu'elle fait avec la légende d'amour impossible et réprimé entre la tisserande de nuages et le bœuf. Moments

magiques où s'allient musiques médiévale, traditionnelle chinoise et avant-gardiste.

Les amateurs de musiques exotiques vont être déçus: l'exotisme est totalement absent de la musique de Chen Yi. C'est que l'exotisme, c'est «faire comme si», ce qui semble peu intéresser la compositrice. Elle a bien besoin d'inventer et de créer que de copier, d'imaginer plutôt que suivre. En plus, on souhaite voir l'œuvre en spectacle. C'est qu'à la fin, le public est invité à participer en poussant des cris, frappant des mains, etc. pour entrer dans le corps de l'œuvre qui utilise aussi des projections et des danseurs. L'audition seule est déjà satisfaisante, que serait-ce en multimédia?

Auparavant, on a droit à une Deuxième Symphonie assez impressionnante, bien qu'il faille regretter une certaine utilisation trop idiomatique du violoncelle. Les grands solos lyriques énervent parce qu'ils alourdissent un propos déjà grave et surtout par ce qu'ils détonnent, n'apportant rien de neuf. Vous aurez néanmoins l'occasion d'apprécier l'art d'orchestration de Chen Yi.

Restent deux autres œuvres, d'inspiration chinoise aussi, qui utilisent les techniques savantes de la musique chinoise pour revitaliser un langage occidental qui autrement sombrerait dans la décrépitude scolaire. Le Duo Ye est sympathique, mais ma préférence va à Ge Xu. Il s'agit d'une pièce festive pour la nouvelle année lunaire chinoise. Plaisirs et dépaysement assurés.

Sans être un grand orchestre, le Women's Philharmonic tire bien son épingle du jeu. La chef JoAnn Faletta fait plus que sembler être dans son élément, portant ces partitions à un niveau de réalisation technique et musicale qui rend bien justice à l'originalité et à l'importance du répertoire choisi. Si vous avez un cadeau à faire à quelqu'un pour la prochaine Journée des femmes, vous savez quoi choisir!

## PROKOFIEV — DEMIDENKO

Serge Prokofiev: Concerto pour piano et orchestre n° 2 en sol majeur, op. 16; Concerto pour piano et orchestre n° 3 en do majeur, op. 26. Nikolai Demidenko, piano; London Philharmonic Orchestra, dir. Alexandre Lazarev. Hyperion CDA66858

J'ai toujours eu beaucoup de mal à

résister au deuxième concerto pour piano de Prokofiev et ce n'est pas cette version qui va m'en faire déchanter. Loin d'être parfaite, elle s'imprime dans l'âme après deux écoutes. Cela vient d'abord du jeu de Demidenko. Ce pianiste maîtrise l'art de faire sonner dur le clavier dans les moments où il va chercher ses dernières potentialités de volume, ou plus justement de densité du timbre. Comme l'instrument sur lequel il joue est assez mauvais, cela claque, mais avec une telle fougue et une telle musicalité que l'oreille oublie tout le métal du son — et c'est vraiment très métallique, écoutez la cadence du premier mouvement! — pour embarquer dans des vagues immenses de passion et de virtuosité comme peu de pianistes savent en créer.

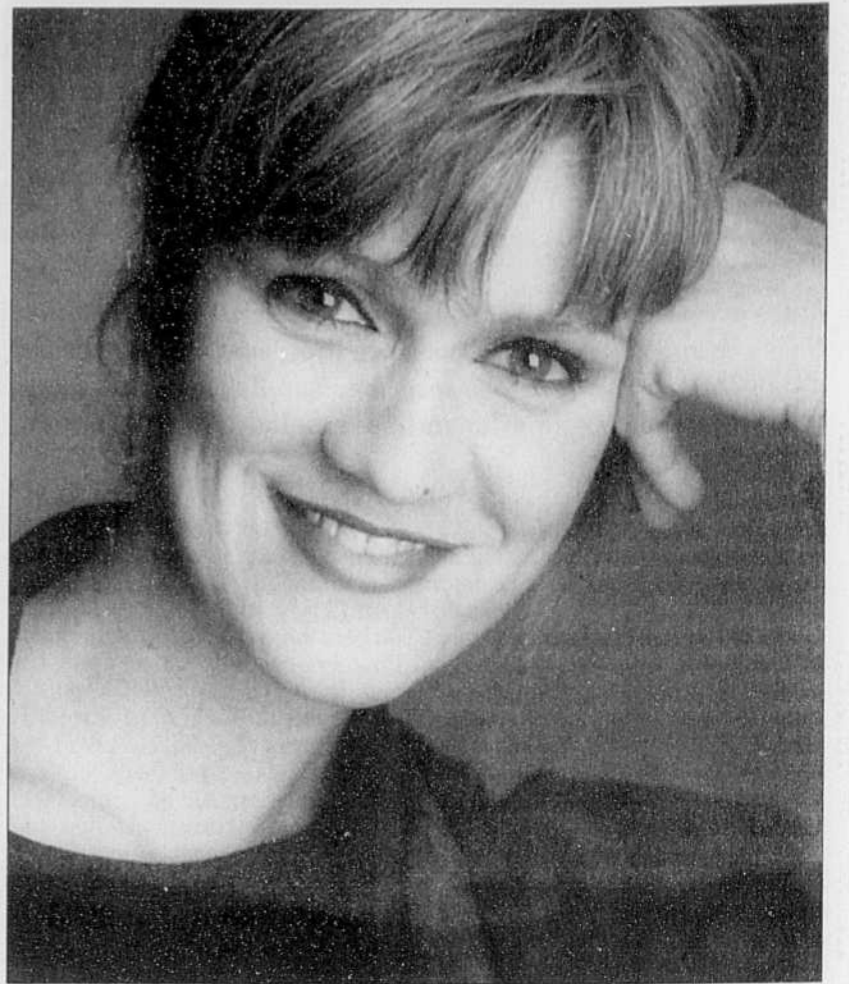
Du clavier musclé, très très musclé, auquel s'ajoute une poésie toute humble à chaque retour du premier thème.

Secondé par un Lazarev prime, Demidenko arrive à trouver l'expressivité du motorisme, cette implacabilité du déroulement du discours qui avance comme une machine qui fascine par son bruit, sa force et la nouveauté de sa sensibilité. Nous sommes en 1912, ne l'oublions pas; les bruitistes italiens et les compositeurs de tout acabit sont plus que fascinés par les nouvelles mécaniques, y voyant une porte de sortie au romantisme crouissant ou doucereux. On a donc une version fort impressionnante de ce deuxième concerto, mal servie cependant par une prise de son floue et quelque peu étouffée.

Si le troisième concerto du compositeur veut rendre hommage au troisième de Rachmaninoff (ah! cette mélodie du début, ce pianisme sensuel), on y trouve une musculature que le modèle ne saura jamais émuler. Encore une fois, c'est du nerf qu'on entend, plus cynique il est vrai, mais la «musculature» du jeu se fait cinglante. Plusieurs ont leur propre version préférée de ce concerto (je vous tais la mienne); alors il semblera toujours manquer quelque chose ici. Un je-ne-sais-quoi d'épanchement à l'orchestre, un chouïa de piquant raffiné au piano, un rien de brin de nostalgie dans les moments d'abandon...

Ce serait oublier que le disque sait procurer un autre plaisir: celui de se laisser embarquer par une vision différente. Celle de Demidenko ici va du tendre au sauvage halluciné. On a le droit de ne pas être d'accord, mais on est incapable de rester indifférent.

À QUÉBEC



Josée Deschênes

SOURCE THÉÂTRE NIVEAU PARKING

## Entre la «gang» et la solitude

RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
À QUÉBEC

Pour des comédiens qui affectionnent avant tout le travail collectif et l'esprit de groupe, la mise en scène d'un monologue peut s'avérer une expérience un tantinet inquiétante. C'est le cas de Josée Deschênes, heureuse en gang, mais confrontée ces jours-ci à un travail plus solitaire dans Moulins à Paroles, la nouvelle production du théâtre Niveau Parking, qui prend l'affiche mardi soir au Périscope.

La pièce d'Alan Bennett, auteur britannique reconnu à qui l'on doit en particulier la pièce et l'adaptation au cinéma de The Madness of King George, présente en effet quatre solos de femmes, donnés en monologues par — dans l'ordre — Marie-France Duquette, Josée Deschênes, Denise Gagnon et Paule Savard, dans une mise en scène de Marie-Thérèse Fortin. Dans un voyage de la jeunesse à la vieillesse, on y voit successivement une jeune actrice tentant de se faire remarquer en tournant un film de série C, l'épouse d'un pasteur qui se reconforte avec du vin de messe et une petite aventure amoureuse, une dame qui terrorise sa petite ville avec des lettres de protestation fortes sur le sens civique et finalement, une vieille femme immobilisée par une hanche fracturée, qui y voit l'occasion d'en finir et de rejoindre son mari disparu.

Selon Josée Deschênes, on avait bien songé à entrecroiser les monologues, les quatre comédiennes jouant en parallèle sur la même scène. Mais la diversité des univers proposés et l'unité interne de chaque texte — de quinze à vingt minutes chacun — ont fini par faire opter pour une présentation séquentielle. Par l'ouverture, à la fin de chaque scène, de panneaux coulissants révélant un autre lieu, le décor de Denis Denoncourt vient appuyer l'idée d'un voyage dans les âges de la femme.

Concentrée sur le jeu et l'interprétation, une telle pièce ne fait pas dans l'éblouissant et le spectaculaire. «Avec un travail comme ça, on a toujours peur d'être ennuyeux, précise la

comédienne qui s'est fait connaître de tout le Québec par son rôle de Lison «Cretton» dans La Petite Vie. Quand on est plusieurs sur scène, on peut s'appuyer l'un sur l'autre. Là, tout repose sur soi-même.»

La structure de chaque texte devrait toutefois aider à théâtraliser le tout: loin de livrer un état d'esprit de vingt minutes, la pièce offre plusieurs scènes différentes dans la vie de chaque personnage. Ainsi, la femme de pasteur évoque tour à tour l'évolution de sa relation avec son mari, le sermon du matin et l'aventure amoureuse sans lendemain qu'elle connaît avec M. Ramesh, épicier indien de son quartier. Chaque comédienne livre une action, un moment de passage ou de crise et pas seulement une réflexion.

## Des emplois divers

D'une nature plutôt expansive, la comédienne a dû affronter une autre difficulté: le fait de jouer une réserve, un souci des apparences et une rigidité de la levée supérieure bien britanniques: «Tout le monde sait qu'elle est alcoolique, mais elle agit comme si personne ne le savait, en protégeant son image. Elle s'ennuie mortellement et elle est très lucide, mais le plus pathétique, c'est qu'on sent qu'elle ne se sortira jamais de là. Je voulais la jouer combative, au départ, mais ce n'était pas la bonne voie. Si elle luttait vraiment, elle partirait.»

Si on l'a connu beaucoup dans un registre de comédie, Josée Deschênes se réjouit de jouer un rôle plus dramatique dans Moulins à Paroles. Marâtre cruelle et blessée dans Jeanne et les anges, jouant la tragédie dans Les Bonnes ou Le Cercle de craie caucasien, elle a d'ailleurs trouvé sur scène plusieurs occasions de se détacher de son image de La Petite Vie. Quelquefois, confie-t-elle, des gens ont abordé la comédienne en parlant bien lentement et simplement, vu que son personnage de Lison n'est pas terriblement brillante. «À Québec, vu qu'on me connaissait déjà, je n'ai pas de véritable problème d'identification. En fait, je crois que le rôle dans La Petite Vie me donne une certaine crédibilité et une bonne visibilité. Mon nom peut attirer des gens vers les salles et c'est bien tant mieux: dans l'état présent des choses, à Québec, on va prendre tous les coups de main qu'on peut.»

La remarque concerne aussi le plaisir de Josée Deschênes à se retrouver en gang: au cours de l'automne, plusieurs comédiens souvent découragés par l'absence de la Bordée et la disparition définitive du théâtre du Bois de Coulange ont quitté la capitale pour tenter leur chance à Montréal. Des amis et des collègues qui s'éloignent, une fois de plus, dans une ville particulièrement sujette aux exodes périodiques. Dans Souvenirs de Brighton Beach, à la Bordée, elle jouait toutefois aux côtés de jeunes comédiens prêts à prendre la place de ceux qui partent. Et la télévision de Montréal, paradoxalement, est en voie de donner un gagne-pain stable à des gens qui restent à Québec: «Il y a plusieurs jeunes acteurs qui ont trouvé des rôles à la télé et qui décident de voyager plutôt que de déménager. C'est un signe encourageant.» On prend tout ce qu'on peut, comme elle disait plus tôt.

## Marie-Hélène Poulin

Le même soir, au même Palais Montcalm, mais au Café-spectacles, la comédienne et metteur en scène Marie-Hélène Poulin, responsable entre autres du spectacle Le Rectangle blanc, inspiré de Marguerite Duras, présente un solo intitulé Comédie et chanson. Des petits sketches mettant en scène divers personnages féminins y côtoient les chansons d'Anne Sylvestre, Clémence Desrochers ou Luc Plamondon et quelques compositions originales de l'artiste.

ENSEMBLE  
Anonymus  
MUSICA ANTIQUA

La création musicale au Moyen Âge  
Sous le thème du renouveau, un récit qui célèbre l'art des compositeurs médiévaux.

## Montréal

Samedi 1<sup>er</sup> mars  
à 20 h

Salle Pierre-Mercure  
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est  
Métro: Berri-UQAM  
Réseau Admission: 790-1245  
Réservations: 987-6919

## Québec

Samedi 8 mars  
à 20 h

SALLE  
DE L'INSTITUT

42, Saint-Stanislas  
Réservations: 691-7400

Radio-Canada  
CDV-FM 95,3 Québec

Centre des arts de Québec  
Centre de la culture

## PRO MUSICA

Le 3 mars 1997, à 20 h

Brigitte Engerer, piano  
Olivier Charlier, violon

RAVEL: Sonate  
GRIEG: Sonate n° 3, op. 45  
BEETHOVEN: Sonate n° 9, op. 47  
(«à Kreutzer»)

Informations: Pro Musica, tél. 845-0532 BILLETS: 25 \$, 18 \$ (étudiants: 10 \$)  
Taxes incluses, redevance en sus.

Delta Montréal Association Française d'Action Artistique (AFAA) Radio-Canada Chaîne culturelle FM

Salle Pierre-Mercure  
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal  
Métro: Berri-UQAM  
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

"PONTS ET RIVIÈRES :  
LA GRANDE DIAGONALE"

Deux prestations d'art-audio créées en septembre 1996 via un pont sonore entre deux studios de Radio-Canada: un à Montréal et l'autre à Québec. Le pont, moyen de transmission, générateur de son et métaphore de la communication. Pour cette occasion, les deux émissions du NAVIRE "NIGHT" se jumellent et dressent un pont entre elles. Samedi et dimanche à 23 h

## Parcours des littératures

d'Afrique noire en compagnie de Guy Ossito Midiohouan, professeur à la Faculté des lettres, arts et sciences humaines à l'Université nationale du Bénin. LE TEMPS PERDU... avec Stéphane Lépine. Dimanche à 15 h

## CLÉMENCE DESROCHERS,

QUI ÊTES-VOUS? Pour en savoir plus long, suivez la série de trois entretiens qu'elle accordait à Hélène Pedneault. Du lundi au mercredi à 9 h (en reprise à 22 h)

## JULIETTE GRÉCO

À l'occasion de ses 70 ans, entrevue exclusive avec la Muse de Saint-Germain-des-Prés, réalisée par Gilles Lamontagne. Deux heures exceptionnelles à ne pas manquer à CHANSONS EN LIBERTÉ. Lundi et mardi à 19 h

## À RADIO-CONCERT

Anciennes mélodies russes enregistrées au Festival Pro Musica Antiqua de Bremen avec le Quatuor Terem de Saint-Petersbourg. Mardi à 20 h

## Charles Dutoit dirige l'Orchestre symphonique de Montréal en direct de la Place des Arts.

Au programme: Pour une fête de printemps de Roussel, Concerto pour violon op. 47 de Sibelius et Symphonie n° 12 de Chostakovitch. Soliste invitée: Sarah Chang, violoniste. Jeudi à 20 h

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

JAZZ ET BLUES

# Québec, terre d'asile

SYLVAIN CORMIER

TIME!

Philippe Noireaut  
Fonovox (Fusion III)

LE DORMEUR  
DES MARQUISES

Pierrot Fournier  
Ca tourne/Mezzo

«Et comment?», m'étais-je enquis auprès de quelques amis journalistes français qui avaient assisté en avril dernier au passage du pianiste, premier lauréat du concours Ma Première Place des Arts, au Sentier des Halles, lieu d'élection parisien de la chanson à texte. Ils ont fait la moue. En chœur, ils ont tranché: «Un Français établi au Québec qui revient en France pour nous resservir du sous-Ferré, très peu pour nous». J'étais ébranlé. Dure sanction. C'est que je l'aime bien, moi, Noireaut, et je l'ai écrit souvent. Avec Claude Gauthier ou Renée Claude, il a été l'accompagnateur idéal. En spectacle solo au Studio-théâtre de la PdA, il me semblait offrir le meilleur dosage possible de chansons intenses et d'esprit vif, assorti d'un doigté jazzy-swing de piano-bar digne de Joe Finger Ledoux.

Sur disque, je comprends un peu mieux leur hic: c'est qu'il pèse lourd, le Philippe. Pour causer goulag, bourreaux, apocalypse, métastases, électrochocs, mitraillettes, Sarajevo, loismondes, gens serviles, sang de phoque, évangile, Coran, Torah, et même tutoyer le diable, il faut au moins le ton implacable d'un Ferré. Autrement, on épuise vite le chrétien. Surtout quand il n'y a plus les petites histoires entre les chansons pour relâcher au peu la corde (au cou). L'exigence d'écoute, il faut savoir l'imposer. Pourtant, habile et parfois même brillant, touchant dans La Triomphante, lyrique dans Vertiges, Noireaut assume plus qu'il ne convainc dans Apocalypselution, Almatier, Time! Time! Time!, Planos noirs.

Bon public, je m'étais sans doute laissé bercer par le jeu passablement virtuose et séduisant de Noireaut au piano, et il se peut bien que le propos ait glissé entre les notes. Mes copains français, qui ont longtemps pratiqué le genre, ont tout de suite compris à qui ils avaient affaire. Moi, il m'a fallu le disque pour savoir que j'aimais encore mieux Philippe Noireaut derrière Renée Claude. Quant à Pierrot Fournier et son album Le Dormeur des Marquises, relisez cette recension depuis le début, avec Brel à la place de Ferré. En voilà un autre à qui un spectacle-hommage suffisait: pas besoin d'un album pour chanter Brel à la place de Brel.

FREAK SHOW

Silverchair  
Epic (Sony)

Cracher sur les tombes n'est pas mon sport d'élection, mais je dois vous avouer ceci: j'en veux à Nirvana et leur meneur tourmenté, feu Kurt Cobain, d'avoir existé. Pas intrinsèquement le génie mélodique et la pertinence du propos de Cobain étaient indéniables. J'en ai contre ce qu'ils ont suscité, contre les centaines de Nirvana peewee, bantam, midjet et junior qui ont subséquemment sorti des craques du plancher et envahi la scène musicale. En ne retenant de Nirvana que le mal de vivre, le dénigrement de soi et l'assaut des guitares distorsionnées.

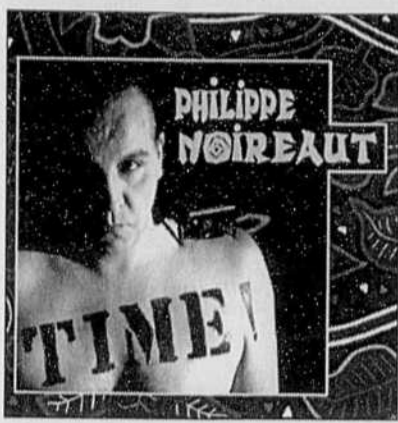
Cela donne, quelques années plus tard, une industrie du disque en désespoir de clones, où l'on s'excite indûment le monsieur pour le deuxième album de Silverchair, trio de jeunes australiens (dix-sept ans de moyenne) spécialisés dans le Nirvana à numéros. C'est tellement pareil que c'en est triste. Les chansons d'autoflagellation s'intitulent Freak, Learn To Hate ou Pop Song For Us Rejects, le blond chanteur Daniel Johns réédite à s'y méprendre le timbre lancinant et râpeux de Cobain, et la guitare grinçante mur à mur joue le même rôle que chez Nirvana: empêcher l'auditeur de constater que les airs sont généralement sucrés. Du bubble gum agressif.

Le simili-grunge de Silverchair n'est pas irrespirable pour autant: j'aime assez Petrol & Chlorine et ses exhalaisons de patchouli, et Johns cherche très honnêtement à survivre là où Cobain a sombré. Mais la banalité de la forme — on se lamente, on hurle, on fait du bruit — évacue presque toute expression personnelle. Ce n'est plus la frustration d'un p'tit gars de Newcastle en Australie. C'est du ressentiment à la Cobain. Il faut bien commencer quelque part, me direz-vous. Hélas, oui. Mais Nirvana n'est pas un point de départ. C'est une impasse. S'y engager à nouveau ne mènera nulle part. Sinon à l'épuisement du rock.

LES GRANDES CHANSONS

Gilles Dreu  
Guy Cloutier Communications  
Sélect

Il y a des chanteurs français dont le Québec s'est entiché aussi vivement que furtivement, parfois avant les Français. Je me souviens d'une saison, l'été de mes huit ans, en 1969, où la voix ferme et forte du regretté Gilles Dreu résonna jour après jour dans le chétif et grésillant haut-parleur du transistor, bloqué à CJMS. Trois succès de



cet ex-joueur de rugby se relayèrent au palmarès et s'installèrent à perpète dans ma tête: Alouette, alouette et Pourquoi bon Dieu, textes de Pierre Delanoë, et On revient toujours, sur une musique d'Alice Dona. Autant de refrains pop, de mélodies originales et de remarquables arrangements à base de guitare folk et de chœurs gospel.

Tout juste assez pour justifier aujourd'hui un volume téléporté de la série vache à lait de Guy Cloutier, Les Grandes Chansons. Louable initiative majorée d'un bémol: l'expéditif transfert numérique aplatit le son très riche de mon vieux vinyle, paru à l'époque chez Jupiter. Le lecteur compact est content quand même, ne serait-ce pour l'occasion ainsi fournie de constater que le texte de Pourquoi bon Dieu et celui de La Jasette de Kevin Parent ont la même intention: demander des comptes en haut. Décidément, on écrit toujours la même chanson.

THE LOST MASTERS  
ESSENTIAL COLLECTION

VOL. 20-21  
Bruce Springsteen  
Labour Of Love

Je me devais de signaler l'émergence en ville de ce bootleg-là, aubaine du siècle pour le springsteenomane: on y rassemble sur deux disques à peu près tout ce qui valait l'achat sur les dix-neuf précédents volumes de la collection événementielle The Lost Masters, parue l'année dernière et livrant de manière peut-être trop exhaustive les démos, répétitions et prises alternatives du matériel connu, méconnu et inconnu de Bruce Springsteen avec et sans le E Street Band entre 1977 (période Darkness Of The Edge Of Town) et 1983 (Born In The USA).

Il y a là-dessus, parmi quelques séances de travail d'intérêt moindre, une éfarrante quantité d'authentiques gemmes: les ébauches acoustiques de Pink Cadillac, Glory Days et Fade Away, une version rockabilly de la future ballade My Hometown, ainsi que des titres inédits à rendre fou. J'en ai pour le prochain millénaire à me familiariser avec Cindy, Rickie (Wants A Man Of Her Own), County Fair, Unsatisfied Heart, Cynthia, Sugarland, Jeanie Needs A Shooter, etc. Imaginez qu'on vous dise qu'il traîne encore une dizaine d'aventures de Tintin abandonnées dans les tiroirs aux Studios Hergé. L'émoi ne serait pas plus grand.



EARTHLING  
David Bowie  
(Virgin)

Tout récemment, David Bowie réussissait un exploit qu'aucune vedette du rock n'avait même songé de tenter: la vente, sur les marchés financiers, de 55 millions de dollars en obligations sur les revenus escomptés de ses ventes de disques. C'est qu'il ne fait jamais rien comme tout le monde, le père Bowie, avec ses cinquante balais bien comptés. Et c'est, depuis toujours, ce qui lui a permis de s'installer comme la plus insaisissable créature du panthéon de la musique pop.

Qui d'autre que lui, après tout, pouvait aligner au fil des ans, tout en prenant le temps de jouer plutôt bien au cinéma ou de danser avec Louise Lecavalier, des enregistrements aussi différents que Ziggy Stardust and the Spiders from Mars, Heroes, Scary Monsters, Let's Dance, Tonight et, tout récemment, Outside et Earthling, aventures au pays de l'échantillonnage agressif, des guitares et rythmes essoufflants, de tout ce qui

révolutionne, ces temps-ci, les planchers de danse européens.

Cherchant constamment à changer de peau, Bowie se tourne cette fois-ci vers ce que l'on appelle la musique jungle, arsenal impressionnant de beats endiablés collant de façon plus ou moins relâchée à la mélodie. Le premier extrait de Earthling, Little Wonder, est l'incarnation très claire de ce style musical, qui s'accroche ici à une manière si reconnaissable d'écrire les textes, de dessiner une mélodie, de placer cette voix élégante, troublante et un rien nasillard. C'est d'ailleurs cette manière Bowie qui aide beaucoup à dépasser le mur du son proposé sur Earthling: le sens du refrain accrocheur sur Little Wonder, Seven Years in Tibet, Dead Man Walking ou la pochardée I'm Afraid of Americans fait que les chansons nous collent à la tête, qu'on le veuille ou non.

Tout au long de l'album, on sent cette idée très clairement: Bowie est toujours le même, il n'a fait que se draper dans les oripeaux d'un style musical en émergence, comme il arbore un Union Jack recousu sur la pochette de son album. Là où, sur Heroes ou Scary Monsters, l'ex-Thin White Duke innovait pleinement, entraînant bien des musiciens plus jeunes à sa suite, il s'appuie ici sur un travail musical élaboré depuis plusieurs années par les Underworld, Prodigy et autres figures-cultes de la scène dance britannique, un travail qui reste le plus souvent en apposition du sien.

Ceci dit, même si les mouvements constants de David Bowie semblent être devenus une fin en soi, il reste nettement plus intéressant de suivre sa remise en question constante que d'entendre des ressasseurs comme Sting remâcher des formules qu'ils ont eux-mêmes éculées. Avec des disques comme Earthling, au moins, on ne s'ennuie pas.

COMING UP

Suede  
(Nude/Columbia)

Si le beat jungle et l'assaut de guitare démente vous irritent mais si vous retrouvez toujours avec plaisir l'époque glam rock de David Bowie, on vous suggérera fortement d'aller voir du côté de Suede, groupe londonien autrefois désigné, comme tant d'autres depuis, comme le futur plus grand groupe d'Angleterre. Sans en être arrivé là, le groupe de Brett Anderson lançait tout de même, en fin d'année dernière, un troisième album bien mitonné et fidèle à ses influences Ziggy Stardust et compagnie. Pendant que papa Bowie essaie de suivre les petits nouveaux, les jeunes viennent se servir dans les tiroirs de ce père spirituel. Le nouveau guitariste Richard Oakes se serait bien entendu avec Mick Ronson, et il livre des riffs solides et accrocheurs sur des pièces comme Trash, Lazy, Beautiful Ones ou Starcray. Il y a bien des moments plus secs et clinquants sur l'album (Filmstar, particulièrement agaçante), mais dans l'ensemble, on a droit à une pop entraînante, aux mélodies élégantes et lyriques, avec en prime un nécessaire soupçon de cette inimitable nostalgie britannique.

Rémy Charest

# Le réalisme des sentiments et tout et tout

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Il y a 22 ans, Cannonball Adderley quitta le monde bas. Avant cela, et pendant une bonne vingtaine d'années, il se dépensa comme un diable à jouer les notes les plus chaleureuses qui soit. Mais voilà, les critiques n'aimaient pas ça. Pas du tout. De son vivant, ce saxo alto n'eut jamais bonne presse.

Depuis quelques années, le regard que l'on porte sur Adderley est passablement différent de celui qui l'observait de son temps. Car depuis quelques années des musiciens lui rendent hommage.

Située à Philadelphie, l'étiquette Evidence propose ces jours-ci un We Remember Cannonball qui n'est pas piqué des vers. Pour cette nouvelle mise en valeur des musiques accolées à Adderley, les producteurs ont rassemblé Vincent Herring au saxo alto, Mark Turner au saxo ténor, Nicholas Payton à la trompette, Xavier Davis au piano, Ben Wolfe à la contrebasse, et le remarquable Carl Allen à la batterie. Sur deux morceaux, Nat Adderley, compositeur de morceaux qui ont fait en partie la notoriété de Cannonball, brosse sur sa trompette des notes bien rondes.

Pour ce qui est du programme, du choix des morceaux, nos bons hommes ont puisé dans la cuvée 1960. Autrement dit, l'année au cours de laquelle Cannonball engagea Sam Jones à la contrebasse, Bobby Timmons au piano, et Louis Hayes à la batterie.

Les titres? Del Sasser de Sam Jones, This Here et Dat Dere de Bobby Timmons, Fiddler On The Roof et Sewing Machine du duo Jerry Bock-Sheldon Harnick, Limehouse Blues de Philip Braham, Naturally de Nat Adderley, et l'un des morceaux favoris de Cannonball le célèbre Stars Fells On Alabama.

Le tout est plus qu'intéressant. Si ce n'est pas aussi chaleureux que les enregistrements originaux, cette production vaut plus qu'un détour. Pourquoi? Parce que se souvenir musicalement de Cannonball Adderley reste plus captivant que de se souvenir de Frank Sinatra. Et hop! Au suivant.

CONVERSATION PIECE

Mike Murley  
Cornerstone Records

Mike Murley est saxophoniste. Il joue du ténor. En fait, il fait plus qu'en jouer puisqu'il en joue fort bien. Mike Murley est encore jeune. Il doit être dans la jeune trentaine mais il affiche le pedigree d'un musicien ayant dans la quarantaine. Comme quoi, le temps ne fait rien à l'affaire.

Il y a cinq ou six ans de cela, Mike Murley soufflait fréquemment ses notes au défunt 2080 de la rue Clark. Il était alors un des favoris des pianistes, contrebassistes et guitaristes de Montréal et des environs. Il faisait fréquemment la navette entre Halifax et ici. Aujourd'hui, il habite Toronto. Là-bas, il s'est rapidement taillé la réputation du saxo qui ne cesse pas d'aller de l'avant. D'évoluer.

Là-bas, il a souvent enregistré. Pour les besoins d'autrui et les siens évidemment. Depuis peu, il propose un excellent album intitulé Conversation Piece sur étiquette Cornerstone Records. Pour le fabriquer, il s'est entouré de Jim Vivian à la contrebasse, Ted Warren à la batterie, John McLeod à la trompette, et Jim Restivo au piano. C'est à noter, tous ces musiciens sont tout simplement de bons musiciens. Ce sont des pros.

Fait à la fois de compositions originales et de pièces empruntées, on pense surtout aux Green Chimneys de Thelonious Monk, ce Conversation Piece a ceci de convaincant: c'est hard-bop de bout en bout et rien d'autre. Bref, c'est un bon petit long-jeu.

Cela dit, il faut souligner que Mike Murley et son groupe se produiront au Upstairs le 25 février prochain. Ça va être le pied.

Luther, Luther...

Ah! Luther Johnson! Dans la nuit de mercredi au Campus, on a compris pourquoi Luther Johnson était Luther Guitar Johnson. Car la «guitare» il connaît ça. Et pas à peu près.

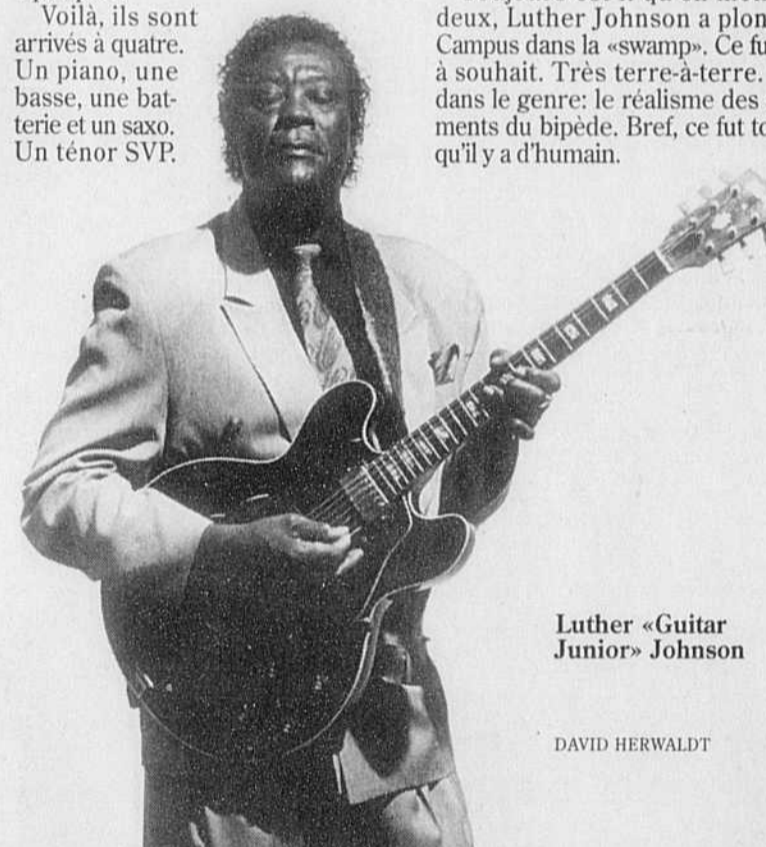
Voilà, ils sont arrivés à quatre. Un piano, une basse, une batterie et un saxo. Un ténor SVP.

Cette bande des quatre a commencé par affûter... l'atmosphère. Et alors? L'atmosphère ils l'ont réchauffée en moins de deux. Tellement que c'est dans l'enthousiasme, l'enthousiasme de tous ceux et celles qui étaient présents, que Luther Johnson est arrivé. Mais avant...

Avant, il faut peut-être signaler que cette bande des quatre était une bande si sûre d'elle, une bande si avide d'atmosphère, qu'elle est allée jusqu'à nous servir sur un plateau de plomb du... Dexter Gordon! Ils ont joué le célèbre Watermelon Man. On répète, mais autrement, le saxophoniste ténor a rappelé la mémoire de Long Tall Dexter. Et dans quel sens? Le loud. Pas le léger.

Après quoi, tout un chacun était plus que prêt ou réceptif à consommer les belles notes et les bons mots de Luther Guitar Johnson. Et par quoi a-t-il commencé? I Need You Baby. Tu parles! Et comment que... Bon. Dans la foulée, il a fait le coup du I Work Hard For You, Baby. OK! Et ensuite? Il a confié qu'il était le Hoochie Cochie Man et il causait du Black Cat Bone. De-que-cé? Heu... Ça ne se traduit pas.

Toujours est-il qu'en moins de deux, Luther Johnson a plongé le Campus dans la «swamp». Ce fut sale, à souhait. Très terre-à-terre. Très dans le genre: le réalisme des sentiments du bipède. Bref, ce fut tout ce qu'il y a d'humain.



Luther «Guitar Junior» Johnson

DAVID HERWALDT

PALMARÈS ♦ DISQUES

## Champigny

CLASSIQUE

1. SHINE, TRAME SONORE, PGS 17,95\$
2. THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95\$
3. CONCERTOS (2 DC), RACHMANINOV (OROZCO), PGS 17,95\$
4. COMPLETE IMPROMPTUS, SCHUBERT(BRENDEL), PGS 12,95\$
5. DIVINA VOL. 1, MARIA CALLAS, EMI 17,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95\$
2. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
3. PROSODIE, ALDO ROMANO, PGS 16,95\$
4. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95\$
5. RED HOT & RIO, ARTISTES DIVERS, PGS 17,95\$

POP FRANCOPHONE

1. DOLORES, JEAN-LOUIS MURAT, EMI 14,95\$
2. LE DÔME, JEAN LELOUP, SÉLECT 17,95\$
3. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95\$
4. 40 CHANSONS D'OR (2 DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95\$
5. EDEN, ETIENNE DAHO, EMI 14,95\$

POP ANGLOPHONE

1. EVITA (2 DC), TRAME SONORE, MADONNA, WARNER 30,95\$
2. LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI, ENIGMA, EMI 16,95\$
3. TO THE FAITHFUL DEPARTED, THE CRANBERRIES, PGS 18,95\$
4. MATAPELIA, KATE & ANNA MCGARRIGLE, DENON 17,95\$
5. EARTHLING, DAVID BOWIE, EMI 16,95\$

SUGGESTIONS

LA LLORONA  
Lhasa de Sela  
SELECT 17,95\$

TNP 1996  
Georges Brassens  
PSI 22,95\$

DREAMLAND  
Madeleine Peyroux  
WARNER 16,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

# HEC

L'École de gestion réinventée

## GESTION D'ORGANISMES CULTURELS

### Le diplôme de 2<sup>e</sup> cycle pour gestionnaires et professionnels des milieux des arts et de la culture

Admission  
Trimestre d'automne 1997  
Date limite : 1<sup>er</sup> avril

Conditions d'admissibilité :  
diplôme de 1<sup>er</sup> cycle universitaire de préférence dans un domaine artistique ou diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique avec une moyenne d'au moins 70%; expérience de travail pertinente d'au moins 2 ans.

30 crédits  
Temps complet ou partiel.

Pour information :  
École des Hautes Études Commerciales  
3000, ch. de la Côte-Sainte-Catherine  
Montréal (Québec)  
H3T 2A7  
(514) 340-6151  
Registraire.info@hec.ca  
http://www.hec.ca

